



SONNEZ, SONNEZ, MONSIEUR DE FARCIEU

I

UNE BAIGNOIRE AU VAUDEVILLE

FARCIEU, *entrant*. — Bonsoir.

CHEMINCOURT. — Mon cher, je t'ai fait venir à une fête manquée. — Tu as reçu un mot de madame de Satingry, te donnant une place dans cette loge qu'elle m'a demandée. Mais voici un second billet d'elle à notre adresse...

FARCIEU, *lisant*. — « Messieurs de Chemincourt et de Farcieu, « au Vaudeville, baignoire n° 8. » — « Mes chers amis, je suis « clouée chez moi par ma belle-mère. Encore une soirée consa- « crée au souvenir de mon bien aimé mari son cher fils. Pauvre « Albéric, c'est à le faire regretter. J'en ai pour jusqu'à onze « heures, il faut que je vous sacrifie, vous estimant fort, mais non « point tout à fait ce que vaut la fameuse terre de Satingry qu'on « vient de me promettre encore si je ne me remarie pas. »

FARCIEU. — Comment ! Est-ce que nous épouserions?...

CHEMINCOURT. — Va donc...

FARCIEU. — Je continue. « C'est égal, m'aimez-vous bien ? Lais- « sez le Vaudeville à onze heures et venez prendre le thé. C'est « convenu, n'est-ce pas ? »

CHEMINCOURT. — Quelle heure est-il ?

FARCIEU. — Je ne sais pas, dix heures et demie.

CHEMINCOURT. — Eh bien ! filons dans un quart d'heure... Veux- tu ?

FARCIEU. — Qu'est-ce que c'est donc que cette femme-là dans l'avant-scène avec Bérénice?... En croirais-je mes yeux?... Une femme nouvelle ?

CHEMINCOURT. — Un nouveau repoussoir perfectionné...

FARCIEU. — Pas très-jolie, c'est vrai, mais elle a une espèce d'air naïf qui m'intéresse ; je crois que je vais te laisser aller tout seul chez la bonne baronne...

CHEMINCOURT. — Mais non. Viens donc, nous rirons comme des fous...

FARCIEU. — Peuh!...

CHEMINCOURT. — Voyons, tu sais bien que chez elle on s'amuse toujours.

FARCIEU. — Peuh!...

CHEMINCOURT. — Mon bonhomme, je t'emmène positivement, entends-tu, d'abord je te rends service. Ta trouvaille de là-haut est déplorable. Ma parole d'honneur, il n'y a que toi pour avoir des fantaisies pareilles, et le lendemain tu es le premier à te traiter d'idiot... Viens, ou je me brouille avec toi...

FARCIEU. — Hypocrite, va!...

CHEMINCOURT. — Bon ! Ne va-t-il pas s'imaginer que je suis l'amant de la Satingry ! — Eh bien, sérieusement, mon cher, je te jure que je ne lui ai jamais touché le bout des doigts. — Ainsi tu

peux dire à ton petit amour-propre de te laisser en repos. Tu seras là exactement au même titre que moi... Bien!... qu'est-ce que tu voudrais me faire croire, avec cet éclat de rire pointu? — Est-ce que tu as été son amant? parle franchement, va, et compte sur mes sincères compliments... mais ne ricane plus par pitié, c'est horriblement agaçant... — Bonsoir. — Viens-tu? oui ou non?

FARCIEU. — Allons, allons... (*Ils sortent.*)

EN QUARANTE SOUS

CHEMINCOURT. — Ecoute, Alfred, si tu ris encore de ce rire-là je descends. Qu'est-ce que cela veut dire?... tu n'en sais rien toi-même, mais tu veux te donner des airs malins; je te préviens que tu manques absolument ton effet. A ta place, mon bon, je dirais tout simplement la vérité; c'est que madame de Satingry te plaît infiniment, qu'elle est la seule femme possible à Paris, la seule gaie, spirituelle, bonne enfant, qui comprenne tout, la dernière des Parisiennes, quoi!... et que, parbleu, tu es amoureux d'elle comme moi, comme tout le monde...

FARCIEU. — Tout le monde, c'est beaucoup.

CHEMINCOURT. — Surtout comme il te plaît de l'entendre...

FARCIEU. — Elle saura comment tu la traites, je t'en préviens...

CHEMINCOURT. — J'y compte bien, d'ailleurs tout le monde ou personne, c'est un excellent conseil à donner à une femme. Il n'y a que ces deux moyens-là pour elle d'avoir un salon... ou de garder une couronne. Regarde l'histoire contemporaine et considère encore que tu lâchais notre amie parce que tu t'imaginais que j'étais son amant...

FARCIEU. — Et alors maintenant que je vais chez elle qu'est-ce que tu vas penser, mon Dieu!

CHEMINCOURT. — Absolument rien.

FARCIEU. — Et tu as bien raison. (*Chantant.*)

Repeuplons
Les salons
Du faubourg Saint-Germain.

CHEMINCOURT, *avec beaucoup d'humeur.* — Quel fiacre!... Allons donc, cocher, allons donc... et à gauche, à gauche!...

FARCIEU, *chantant.* — *Tournez au nord!*

CHEMINCOURT. — Stop.

FARCIEU, *chantant.* — *C'est ici que Rose respire.*

II

CHEZ MADAME DE SATINGRY

On annonce ces messieurs.

MADAME DE SATINGRY. — Eh bien! vous êtes aimables!... J'allais me coucher... et quelle figure, monsieur de Chemincourt!... Quelle mine gracieuse!...

FARCIEU. — Lui! Je l'ai amené de force — la vérité avant tout...

CHEMINCOURT. — Moi? Quel aplomb! Voilà deux heures que je le supplie de laisser là le Vaudeville et cette pièce odieuse.

FARCIEU. — Eh bien! tu ne mens pas mal. Imaginez, madame, que ce misérable voulait à toute force attendre la sortie pour achever la fascination d'une cocotte de l'avant-scène...

MADAME DE SATINGRY. — J'aurais dû le deviner...

CHEMINCOURT. — Allez! allez! amusez-vous bien.

FARCIEU. — Et quelle cocotte! la femme de charge de Bérénice, une grosse commère atroce...

MADAME DE SATINGRY. — Oh! mon Dieu, pourquoi pas, quand on a été l'amant de madame Plotoff...

FARCIEU. — Allons donc! Vraiment?

CHEMINCOURT. — Mais jamais de la vie; c'est un conte de madame — on a toujours été l'amant de ses ennemies...

MADAME DE SATINGRY. — La Plotoff mon ennemie!... mais je ne la méprise même pas. Je choisis mes ennemies, mon cher monsieur de Chemincourt: ôtez lui dix ans, deux cents livres et alors nous verrons...

CHEMINCOURT. — En vérité, vous avez une manière de parler des autres femmes... — Je ne sais pas précisément ce que pèse madame Plotoff...

MADAME DE SATINGRY. — On ne vous le demande pas.

CHEMINCOURT. — Mais ce que je sais bien, c'est qu'elle est charmante, très-drôle, belle comme le jour avec sa toison d'or... et très-honnête à sa manière... elle n'a jamais eu que Méru en somme.

MADAME DE SATINGRY. — Ah! c'est trop fort... et Grésy? et Chassevent?... qui fait des révélations, je vous en préviens...

CHEMINCOURT. — Si vous croyez ce que dit Chassevent...

FARCIEU. — Les révélations, les révélations...

MADAME DE SATINGRY. — Pas devant monsieur de Chemincourt...

CHEMINCOURT. — Allez donc, allez donc, chère madame, je vous en prie.

MADAME DE SATINGRY. — Eh bien! il paraît que c'est inouï...

CHEMINCOURT. — Quoi?...

MADAME DE SATINGRY. — Il paraît que le déshabillé n'est pas tout à fait son triomphe... et qu'enfin son cabinet de toilette est le théâtre...

CHEMINCOURT. — Le théâtre?...

FARCIEU. — Ah! j'y suis... le théâtre des déLACEMENTS comiques...

MADAME DE SATINGRY. — Justement! monsieur de Farcieu, voilà un mot!...

CHEMINCOURT. — D'un goût charmant...

MADAME DE SATINGRY. — Ah! permettez, vous ne pouvez pas être juge et partie...

CHEMINCOURT. — Voyons, madame, qu'est-ce que vous voulez que je vous réponde? Toujours la même chose?... Non... non... et non?... — Ce n'est pas amusant...

FARCIEU. — Êtes-vous bien sûre, madame, de ne pas vous tromper en effet? Je crois que la forte Plotoff sert à cacher quelqu'un...

MADAME DE SATINGRY. — Qui donc? sa petite amie la marquise de Cuissec? Mais je l'oubliais, voilà tout. C'est un autre genre, celle-là:

Bonheur suprême!
Maigreur extrême!

FARCIEU. — Quel sérieux ce Chemincourt!... il ne rira pas...

MADAME DE SATINGRY. — Allez donc rejoindre Bérénice et sa femme de chambre, monsieur de Chemincourt; ne vous gênez pas pour nous...

FARCIEU. — Remarquez bien qu'avec son air sombre, il est enchanté. Je voudrais bien être à sa place, et qu'une femme comme vous, madame, prit la peine de malmener mes maîtresses en mon honneur.

MADAME DE SATINGRY. — Comment? comment?... à quoi pensez-vous donc? N'allez vous pas vous imaginer que je suis jalouse?

FARCIEU. — Quelle idée, ô ciel! D'ailleurs les femmes sont impénétrables, c'est connu; vous surtout, chère madame...

MADAME DE SATINGRY. — Monsieur de Farcieu, vous allez me faire le plaisir de parler franchement. Je soupçonne quelque infamie... sérieusement. Qu'est-ce que vous avez dit de moi tous deux à ce

théâtre? Je veux le savoir. — Parlez donc, monsieur de Chemincourt, est-ce que par hasard vous vous seriez permis de faire mon éloge comme celui de madame Plotoff?

FARCIEU. — C'est moi, madame, qui me suis permis de dire de vous un bien infini et je vous en fais mon compliment sincère, car je ne suis pas banal...

MADAME DE SATINGRY. — Ah! c'est vrai, parfaitement vrai, et je crois que le moment est venu, mon cher monsieur de Farcieu, de vous dire...

FARCIEU. — Achevez, madame...

MADAME DE SATINGRY. — Eh bien! de vous dire que je vous aime beaucoup, mais beaucoup, entendez-vous, et j'insiste d'autant plus que c'est assez nouveau, je vous l'avoue.

CHEMINCOURT, *avec ironie*. — En vérité!...

MADAME DE SATINGRY. — Quand vous vous êtes fait présenter à moi l'automne dernier, à la Réjouissière, vous m'avez déplu par je ne sais quel petit air de prétention;... mais savez-vous que vous êtes charmant et très-spirituel?

FARCIEU, *se levant*. — Madame, je crois devoir me retirer là-dessus.

MADAME DE SATINGRY. — Comment? comment?... Vous n'allez pas me laisser avec monsieur.

FARCIEU. — C'est que monsieur n'a pas l'air de me trouver si charmant ni si spirituel... — Je plaisante; il faut absolument que j'aille au Club.

MADAME DE SATINGRY. — Soit. Mais emmenez-le. — Bonsoir, mon bon monsieur de Chemincourt — et vous, monsieur, revenez bientôt, n'est-ce pas?

FARCIEU. — Ah! de grâce, madame, ne plaisantez pas ainsi.

MADAME DE SATINGRY. — Je ne plaisante pas le moins du monde...

CHEMINCOURT, *se levant*. — Bonsoir, madame. (*Il sort le premier.*)

FARCIEU, *bas à madame de Satingry*. — Je ne le plains guère, hélas!

MADAME DE SATINGRY. — Je ne vous comprends pas.

FARCIEU. — Madame, recevez donc mes hommages, et à bientôt, puisque vous le permettez. (*Il rejoint Chemincourt.*)

111

UNE HEURE APRÈS

La chambre de madame de Satingry. Elle vient de se coucher et de congédier sa femme de chambre. On frappe à la porte.

MADAME DE SATINGRY. — Qui est là?

CHEMINCOURT. — C'est moi, parbleu. (*Il entre.*)

MADAME DE SATINGRY. — Comment? c'est toi? c'est vous?...

CHEMINCOURT. — Et qui voulez-vous que ce soit?... Farcieu?

MADAME DE SATINGRY. — Qu'est-ce que vous avez fait de lui? Vous êtes rentré par le jardin, j'espère?

CHEMINCOURT. — Naturellement. Voici la clef.

MADAME DE SATINGRY. — Je voulais justement vous la redemander.

CHEMINCOURT. — Je vous la rapportais.

MADAME DE SATINGRY. — Je vous en remercie. Mais laissez-moi dormir, maintenant.

CHEMINCOURT. — Je me chauffe un instant.

MADAME DE SATINGRY. — A votre aise.

CHEMINCOURT. — C'est fait, bonsoir... et adieu!

MADAME DE SATINGRY, *très-bas et comme à elle-même*. — Quelle infamie!

CHEMINCOURT, *se retournant, avec violence*. — Oh oui! quelle infamie!

MADAME DE SATINGRY. — Comment?

CHEMINCOURT. — Vous avez l'audace de vous étonner, après votre tenue de ce soir? Vous ne vous êtes donc pas jetée dix fois à la tête de Farcieu?

MADAME DE SATINGRY. — Moi!

CHEMINCOURT. — De la manière la plus dégoûtante!... Il en était embarrassé.

MADAME DE SATINGRY. — Pour trois ou quatre phrases aimables que je lui ai dites!... D'abord je les pensais, et puis j'ai été trop heureuse de les lui dire devant vous, ne pouvant pas vous dire à vous devant lui *tout le dégoût* que je ressens pour votre conduite. Qu'est-ce que vous venez faire ici, après vos conquêtes du Vaudeville?

CHEMINCOURT, *haussant les épaules*. — Un conte impudent de Farcieu, une fantaisie de lui qu'il m'a jetée sur le dos. Cela se voyait bien à sa figure, et je n'ai pas seulement daigné me défendre. Vous n'en avez rien cru, vous-même...

MADAME DE SATINGRY. — J'ai cru et je crois parfaitement Farcieu.

CHEMINCOURT. — En vérité?... Eh bien! moi, si je le croyais...

MADAME DE SATINGRY. — Qu'est-ce que vous voulez dire?

CHEMINCOURT. — Dieu sait ce qu'il m'a donné à entendre, dans la voiture, en venant...

MADAME DE SATINGRY. — Monsieur de Farcieu?

CHEMINCOURT, *avec ironie*. — Oui, *mossieu* de Farcieu.

MADAME DE SATINGRY. — Ah! prenez garde, Gaston! Ma patience a des bornes, je vous en préviens, et vous me feriez faire des indignités!

CHEMINCOURT. — Moi?

MADAME DE SATINGRY. — Oui, vous. A partir d'aujourd'hui, je vous le jure, tout ce que vous supposerez que j'ai fait, je le ferai... Qui sait, d'ailleurs, peut-être est-ce là ce que vous voulez?... S'il est vrai que c'est Farcieu qui tenait à rester au théâtre, c'est donc vous qui l'avez amené ici de force. Je me souviens d'un temps où vous auriez fait tout au monde pour vous débarrasser de lui.

CHEMINCOURT. — Quand je vous faisais la cour, parce que je ne pensais qu'à moi. Ce n'est pas très-fort, ce que vous dites là. Faut-il maintenant que je disc aux gens que je suis votre amant? Alors faites donc fermer votre porte à tout le monde, ce sera bien plus simple. Sans ma discrétion et sans le mal que je me donne pour cacher notre intimité, il y a beau temps que vous seriez plus que négligée par nos petits amis... et habillée!!! (pour ne pas dire le contraire). Je les connais... Pour en revenir à Farcieu, je vous l'amenais d'abord parce que vous l'aviez invité, c'est une raison, et puis parce qu'il est amusant, et que vous vous plaignez toujours des ennuyeux...

MADAME DE SATINGRY. — Merci pour tous ces bons soins et je vous promets que Farcieu ne me quittera plus.

CHEMINCOURT. — Sous un prétexte ou sous un autre, je m'y attends bien. Mais je souhaite qu'il ait autant que moi souci de votre réputation. Vous ne ferez pas mal de lui en toucher quelques mots à lui et à d'autres.

MADAME DE SATINGRY. — Et à d'autres?

CHEMINCOURT. — A votre ami Chassevent, par exemple, qui l'autre jour, au club, parlait de vous d'un ton... Du reste je me doute bien qu'entre vous et ce monsieur-là il n'y a absolument rien...

MADAME DE SATINGRY. — Mille grâces. Mais l'autre alors? M. de Farcieu? Qu'a-t-il dit, enfin? Je serais curieuse de le savoir. Je veux le savoir, je le veux...

CHEMINCOURT. — Rien... et tout...

MADAME DE SATINGRY. — Comment?

CHEMINCOURT. — Mais qu'importe cela? Je désire moi ne pas en parler. Ce serait du reste un luxe bien inutile après cette petite

soirée... Elle n'avait pas plus besoin de préface qu'elle n'a besoin maintenant de commentaires... (*très-ému*) et vous aviez bien raison de me demander tout à l'heure ce que je venais faire ici.

MADAME DE SATINGRY. — Gaston mon cher amour, vous perdez la raison... regardez-moi donc... Mais vous n'avez pas le sens commun... mais tout cela est absurde... mais je ne puis m'empêcher d'en rire, en vérité.

CHEMINCOURT. — Riez...

MADAME DE SATINGRY. — Voyons, comment avez-vous supposé que j'aie donné à Farcieu le droit de parler de moi légèrement, justement après ce que vous avez vu ce soir? Vous savez bien qu'il me déplaisait jusqu'ici malgré tout son esprit et que pour la première fois j'ai été coquette avec lui... pour la première fois... c'était évident : je n'ai pas même pu lui dire des choses agréables sans commencer par m'en étonner d'une manière assez peu gracieuse.

CHEMINCOURT. — Il fallait bien faire quelque chose pour un tiers ; mais ce tiers était trop intéressé pour être aveugle. On ne dit pas de ces choses agréables aux gens sans autre préparation qu'un petit air étonné. Il y a quelque souvenir entre vous... Enfin je le sens!... et on ne souffre pas comme je souffre à propos de rien...

MADAME DE SATINGRY. — Ah! maudite soirée!... vous me faites horriblement mal, Gaston... (*D'un ton grave et triste.*) Gaston, vous le savez bien, je vous ai tout dit autrefois...

CHEMINCOURT. — Il s'agit bien de cela!...

MADAME DE SATINGRY. — Ah! vous m'aviez crue alors... et je le méritais bien. Aujourd'hui... tenez, aujourd'hui, je devrais avoir la force de ne pas me défendre, je devrais me taire, et ce serait le meilleur moyen de vous convaincre de votre injustice, mais je souffre aussi, moi, et il faut que je parle, il faut que j'agisse... Je vais écrire à M. de Farcieu, le faire venir ici demain même, lui demander une explication et nous allons bien voir...

CHEMINCOURT. — Je vous en supplie, ne faites pas cela...

MADAME DE SATINGRY. — Je le ferai certainement...

CHEMINCOURT. — Mais c'est impossible, c'est ridicule...

MADAME DE SATINGRY. — Ah! quelle pitié! Vous songez à votre amour-propre, quand moi...

CHEMINCOURT. — Mais non, je veux dire que c'est une idée absurde, inutile. Où cela nous mènera-t-il?

MADAME DE SATINGRY. — Ah! c'est juste... Eh bien, mon cher Gaston, pendant la visite de M. de Farcieu, vous serez dans la bibliothèque derrière la tapisserie...

CHEMINCOURT. — Allons donc! jamais de la vie.

MADAME DE SATINGRY. — Mais alors que voulez-vous donc?...

CHEMINCOURT. — Je n'en sais rien...

Chemincourt et madame de Satingry regardent le tapis, lui le sourcil froncé, d'une mine très-malheureuse, elle avec de grands yeux désespérés.

LE TIMBRE. — Bing!

CHEMINCOURT. — Est-ce qu'on n'a pas sonné?

LE TIMBRE. — Bing!

CHEMINCOURT. — On sonne.

MADAME DE SATINGRY. — Oui. — C'est singulier à pareille heure.

LE TIMBRE. — Bing!

MADAME DE SATINGRY. — C'est singulier. Que faire?... ma femme de chambre ne couche plus dans l'appartement depuis que... j'ai envie d'aller voir, de demander ce qu'on veut ici, sans ouvrir, bien entendu...

LE TIMBRE. — Bing!

MADAME DE SATINGRY. — Quelle insistance!... est-ce que ma

tante de Nuitbel serait plus mal?... Voulez-vous me jeter ma robe de chambre?... — merci... — et vous retirer un peu dans ce coin... je vous en prie. (*Elle se lève.*)

CHEMINCOURT. — Prenez garde, il fait très-froid dans le grand salon et dans la salle à manger, mettez encore quelque chose sur vos épaules...

MADAME DE SATINGRY, *sortant*. — Chut! ne parlez plus, et si je suis obligée d'ouvrir, vous irez vous cacher là... dans les robes.

CHEMINCOURT. — Bon. Je vais vous suivre sur la pointe des pieds jusque dans la salle à manger... pour savoir... (*Il la suit.*)

LE TIMBRE. — Bing!

MADAME DE SATINGRY, *sur le seuil de l'antichambre, après avoir déposé la bougie sur la table de la salle à manger*. — Qui est là?...

UNE VOIX FLUTÉE. — C'est moi.

MADAME DE SATINGRY. — Mais qui donc... vous?

LA VOIX FLUTÉE. — Moi.

CHEMINCOURT, *du bout de la salle à manger*. — C'est Farcieu...

MADAME DE SATINGRY, *se tournant*. — Ah! de grâce...

CHEMINCOURT. — Mais je vous dis que c'est lui.

MADAME DE SATINGRY. — Allons donc! (*très-haut s'adressant à la porte*) De la part de qui venez vous? Votre nom?

LA VOIX FLUTÉE. — Mais... Monsieur de...

MADAME DE SATINGRY. — Monsieur de?...

LA VOIX FLUTÉE. — Farcieu. Il faut que je vous voie, que je vous dise... que je vous parle à l'instant, écoutez, écoutez-moi madame... Berthe...

CHEMINCOURT, *avec un salut*. — Je vous laisse.

MADAME DE SATINGRY, *d'une voix sifflante*. — Gaston! Gaston!... Ah! l'affreuse nuit!... Gaston, restez là, je le veux, je le veux... Vous me faites mourir, au nom du ciel restez...

CHEMINCOURT. — Je reste...

MADAME DE SATINGRY. — Mon Dieu! mon Dieu!... oui, restez... et pourtant que va dire ce fou?... Car c'est un fou...

LE TIMBRE. — Bing!

MADAME DE SATINGRY, *avec violence*. — Monsieur de Farcieu, ce que vous faites là est inouï... indigne!...

FARCIEU, *derrière la porte*. — Mais pourquoi?... Quelle heure est-il donc?... et puis encore une fois, il s'agit d'un mot, d'un seul mot... et je me sauverai...

MADAME DE SATINGRY. — Eh bien, parlez donc...

FARCIEU. — Ce n'est pas possible ainsi. Vous vous moquez de moi...

MADAME DE SATINGRY. — Oh! je n'en ai guère envie...

FARCIEU. — Ce n'est pas bien sûr...

MADAME DE SATINGRY. — Mais je ne puis être qu'indignée... que révoltée contre vous. Quel autre sentiment aurais-je donc?...

FARCIEU. — Quel autre sentiment?... Un peu de pitié, madame. Je ne vous parlerai pas du froid qu'il fait... mais je souffre horriblement. Quelle contrainte! c'est à se briser la tête contre la porte. Je ne puis rien dire de ce que j'ai dans le cœur... Il faut chuchoter misérablement quand je meurs d'amour... et de fureur contre vous!... Car vous êtes atroce...

MADAME DE SATINGRY. — C'est l'étonnement qui me cloue à cette place...

FARCIEU. — Vraiment?

MADAME DE SATINGRY. — Mais vous ai-je jamais donné le droit de me dire de pareilles choses?

FARCIEU. — Ah! mille... bonbons!... J'admire le courage que vous avez de me faire jouer un proverbe à travers une porte, en sourdine tout le temps... une misérable comédie, quand, de ma vie, je ne vous ai plus aimée... quand ma tête éclate... quand mon cœur déborde... Ah! si vous saviez..., Berthe... ouvrez-moi, je vous adore... Ne jouez pas en enfant avec la plus violente passion

qu'ait inspirée une femme. C'est une profanation... c'est encore pis... une vraie trahison... Nous étions si bien ensemble...

MADAME DE SATINGRY. — En vérité? et quand donc, monsieur?... Je serais curieuse de l'apprendre.

FARCIEU. — Vous le demandez sérieusement?

MADAME DE SATINGRY. — Oh! très-sérieusement...

FARCIEU. — Comment? si peu de mémoire!

MADAME DE SATINGRY. — Ah! répondez.

FARCIEU. — Mais...

MADAME DE SATINGRY. — Répondez donc...

FARCIEU. — Mais ce soir, madame, ce soir même, il n'y a pas deux heures...

MADAME DE SATINGRY, *avec un regard de reconnaissance au ciel.* — Enfin!

CHEMINCOURT, *qui pendant cette dernière scène s'est rapproché lestement et à pas de loup, la prenant dans ses bras. Bas.* — Pardonne-moi, Berthe!... Me pardonnes-tu?

MADAME DE SATINGRY, *s'oubliant. Très-haut.* — Hélas! je t'adore!

FARCIEU, *derrière la porte.* — Ah! cher ange!... qu'ai-je entendu?

CHEMINCOURT, *à madame de Satingry.* — Chut! donc (*Il lui ferme la bouche*) et viens, viens, laissons là ce maniaque... (*Il la ramène chez elle.*)

LA CHAMBRE

CHEMINCOURT. — Ah! chambre chérie, blanche et parfumée, je ne mériterais pas de te revoir!...

LE TIMBRE. — Bing!

CHEMINCOURT. — Toujours cette sonnerie!... Nous avons oublié les portes, c'est odieux!

MADAME DE SATINGRY. — Mais pas du tout, ce sera très-drôle...

CHEMINCOURT. — Folle...

MADAME DE SATINGRY. — Sonnez... sonnez... monsieur de Farcieu!

CHEMINCOURT. — Ah! comme il faut que tu aies de l'esprit pour...

MADAME DE SATINGRY. — Pour?...

CHEMINCOURT. — Pour me supporter; je n'ai pas le sens commun...

MADAME DE SATINGRY. — Toi... tu es charmant... tu m'aimes...

CHEMINCOURT. — Oh! oui...

MADAME DE SATINGRY. — Oh! oui... Je l'ai vu, vu mieux que jamais, grâce à lui... — Cher bon Farcieu!

CHEMINCOURT. — Mauvaise.

MADAME DE SATINGRY. — Ah! je l'adore!... Sonnez! sonnez! monsieur de Farcieu!

LE TIMBRE. — Bing!

MADAME DE SATINGRY. — Sonnez, sonnez donc... (*Plus fort.*)

LE TIMBRE. — Bing! bing! bing! bing!...

(*A la cantonade. — Voix sonores sous le péristyle de la maison.*)

LE PORTIER. — En voilà assez, à la fin! On ne carillonne pas comme ça à des heures pareilles. Comment! c'est au rez-de-chaussée?... Monsieur de Farcieu!

FARCIEU. — Lui-même.

LA PORTIÈRE, *criant du fond de son lit.* — Ça n'est pas raisonnable!

FARCIEU. — Je le sais bien. Je viens pour une affaire de la dernière importance.

LE PORTIER. — Mais, monsieur le vicomte, madame la baronne est couchée.

FARCIEU. — Croyez-vous? Il faut alors que je voie quelqu'un, la femme de chambre... un valet de pied...

LA PORTIÈRE, *criant de même.* — Madame est couchée; tout le monde est dans son lit!

FARCIEU. — Oh! alors...

LA CHAMBRE

MADAME DE SATINGRY. — Qu'est-ce qu'elle a dit?

CHEMINCOURT, *se roulant.* — Elle a dit... elle a dit... Ah! c'est le mot de la fin!...

IV

Le lendemain, à midi, chez Durand, place de la Madeleine. Le fumoir, orné de ses élégants habitués, parmi lesquels Chemincourt et Farcieu, qui se donnent une poignée de main, s'installent à la même table et commandent leur déjeuner, après quoi :

CHEMINCOURT. — Eh bien?

FARCIEU. — Eh bien?

CHEMINCOURT. — Toujours en belle humeur, à ce que je vois?

FARCIEU. — Mais oui... mais oui...

CHEMINCOURT. — Quelque aventure en bon train?

FARCIEU. — Peuh!... Je ris d'une fantaisie qui m'est venue cette nuit.

CHEMINCOURT. — Voyons-là?

FARCIEU. — D'aller sonner chez une dame de mes amies à une heure absurde.

CHEMINCOURT. — Allons donc?

FARCIEU. — Oui, pendant que tu dormais du sommeil de l'innocence.

CHEMINCOURT. — Et tu te l'es passé, cette fantaisie?

FARCIEU. — Naturellement.

CHEMINCOURT. — Et tu as sonné, sonné, sonné, sonné?

FARCIEU. — Pas tant que ça.

CHEMINCOURT. — Pourquoi donc? C'est très-amusant... Bing! bing! bing! *Je sonne, sonne, sonne...* Bing! bing! bing! comme dans les opéras comiques... Mais qu'est-ce que tu as donc?... Quelle figure, bon Dieu!... Quelle figure!... tu viens d'avaler quelque chose d'atroce... Ah! remets-toi, tu es trop drôle, remets-toi ou je meurs de rire et jamais je ne pourrai déjeuner...

PREMIER HABITUÉ, *se retournant.* — Eh bien! vous êtes gais, vous autres...

DEUXIÈME HABITUÉ. — Faites-nous part de la chose en bons amis, hein?

TROISIÈME HABITUÉ. — Bah! je suis bien sûr que ce n'est pas si drôle que ça, allez.

QUATRIÈME HABITUÉ. — Farcieu a bien l'air d'être de cet avis-là... un peu factice, votre gaieté, Farcieu!... ah! la bonne tête! voilà le vraiment drôle, et je ne me soucie guère du reste.

FARCIEU. — Monsieur de Chassevent, je ne permets qu'à mes amis de me rire au nez.

CHASSEVENT. — Si je n'en suis pas, je demande à en être alors...

FARCIEU. — Accordé pour un instant... le temps de recevoir un conseil d'ami...

CHASSEVENT. — Lequel?

FARCIEU. — Eh bien, mon cher ami... je vous trouve horriblement mal élevé...

CHASSEVENT. — Ah! permettez.

LES HABITUÉS. — Hum! hum!

FARCIEU. — A vos ordres.

CHASSEVENT. — Très-bien.

(*On entend respirer les garçons.*)

UN HABITUÉ, *bas à un autre.* — Mauvaise affaire pour Chassevent, très-mauvaise...

CHEMINCOURT, *bas à Farcieu.* — Que le diable t'emporte!... je suis désolé, désolé...

FARCIEU, *de même.* — Et moi ravi... Cela me détendra les nerfs... Chacun sa manière... *Fortunio!*...

DES DEN.

ROSSINI A TRENTE ANS

Voilà Rossini parti, et, pendant quinze jours, sa photographie remplacera aux vitrines des papetiers celle de M. Marfori, entre mademoiselle Massin et madame Blanche d'Antigny.

Tout le monde connaissait ce large visage assoupi, où brillent des yeux malins sous des paupières alourdies, cette bouche creusée sous des joues pendantes, cette perruque d'académicien. Ce n'est pas ainsi que j'aime à me représenter l'homme qui a écrit *le Barbier*, et le nom de Rossini me rappelle plus volontiers un portrait fait à Vienne, en 1820, dans tout l'éclat et à l'époque de plus grande renommée du compositeur. Drapé dans un manteau militaire, une toque polonaise sur la tête, il a de grands yeux insouciantes à fleur de tête, les petits favoris de ce temps-là, la bouche épanouie, des lèvres de gourmet, un air satisfait de lui-même et des autres, un sourire de bel homme; c'est en effet tout le type du bel homme de la Restauration.

Insouciant, gai, heureux et quelque peu vaniteux, sa vie a dû être une des plus complètes et des mieux réussies qu'ait jamais rencontrées un artiste.

Lorsqu'on arrive pour la première fois en Italie, on est frappé dès l'abord par l'aspect heureux du pays; si vous débarquez de France à Naples, à Gènes, à la Spezia, vous vous êtes arrêté dans l'une de ces petites baies creusées par la mer sur la côte. Dans ce paysage, tout est rose ou bleu; la baie est encadrée de collines qui s'écartent ou s'abaissent à l'horizon, de coquettes maisons sont parsemées sur la côte. Sur les dernières pentes descendent pêle-mêle des oliviers gris au feuillage léger, et des orangers au feuillage plus sombre; de cette verdure se dégagent çà et là les taches des maisons encadrées d'arbres tordus, couvertes de tuiles chaudement colorées : taches roses, vertes, rouges ou de couleur d'ocre. Partout vous rencontrez des murs dégradés, et dans leurs fissures s'étalent de gros aloës ou s'échappent des buissons d'églantiers.

C'est une nature aimable, familière et qui semble disposée à plaire. Vous vous asseyez un instant et vous avez devant vous pour encadrer le tableau quelque treille rustique qui se trouve toujours là; à travers des ceps tortueux de la vigne, abrités de feuilles découpées qui entremêlent leurs couleurs roussies ou vertes, au-delà de quelques pierres ruinées qui s'étalent à terre parmi des melons verts et des citrouilles orangées au gras feuillage rampant, vous apercevez la mer unie et reposée; l'eau brillante, qui frétille sous la lumière au bord de la plage, s'étale bientôt uniforme, glacée d'une nappe de lumière; les collines s'écartant prennent des tons rosés de plus en plus vaporeux et transparents; à l'horizon tout, mer et côtes, se perd dans une teinte bleue d'une admirable pureté, éblouissante de soleil.

Dans un tel pays, on se sent, dès le premier instant, imprégné d'un bien-être physique; il semble que notre esprit flotte lui-même détaché au milieu de cette pleine lumière, dégagé de tout souci, du tout préoccupé, inondé de gaieté, d'insouciance. Pour souffrir, il faut se replier sur soi-même, se concentrer; ici l'esprit se répand autour de lui, ravi; l'aspect est toujours le même et on ne se lasse pas de cette uniformité parce qu'on se sent plein d'une joie égale à toute heure. Ici point de douleurs ni même de tristesses, de déchirements, de grandioses entrevoisements, mais le plaisir, les idées gracieuses; ici ne naîtront pas des âmes tourmentées comme Beethoven ni même tendres comme Mozart; ici pousse tout naturellement un esprit heureux, insouciant, quelque peu égoïste comme Rossini.

Dans les premières années de ce siècle surtout, lorsque grandit Rossini, lorsqu'il commença à paraître, rien de curieux à lire comme les détails donnés par Stendhal sur ce monde et sur cette société.

Il est né dans l'État pontifical, déjà façonné par l'autorité ecclésiastique. L'espionnage perpétuel y était poussé à son dernier degré. Les pères envoyaient dans les jardins des Palazzi voir si l'on jetait des os

de poulet le vendredi, et la femme de chambre de la maison n'avait pas l'absolution si elle ne dénonçait pas qu'on eût mangé gras en cachette. C'est à quoi s'occupaient dans la plus petite ville un préfet, sept ou huit sous-préfets et une douzaine de commissaires de police; tous ecclésiastiques. Quand l'abbé chargé de la police avait surpris quelque conversation, si ce qu'il rapportait avait quelque sens, il était cru sur sa parole car, disait-on, il ne l'eût pas inventé.

Tout plaisir, toute réunion où l'on eût causé de choses sérieuses étaient dangereux; la défiance était partout. Le pays était-il malheureux, triste seulement? En aucune façon; cela eût été impossible. Je me représente assez bien ces gens-là faisant des fouilles, des recherches archéologiques, collectionnant des œuvres d'art, le soir allant prendre le chocolat glacé et entendre la musique.

La musique, c'était là le seul plaisir permis, sans danger et tous y étaient naturellement disposés. Chez tous, gouvernants et gouvernés, elle était devenue plus qu'un goût, une passion, une fureur comme disent les Italiens.

Il nous paraît difficile de croire jusqu'à quel point alla cet enthousiasme lorsque parurent les premières productions de Rossini. A Naples, les médecins prétendaient qu'ils pourraient citer plus de quarante attaques cérébrales ou convulsions nerveuses causées chez des jeunes femmes, trop éprises de la musique. A Venise, après le succès de *Tancredi*, tout le monde, depuis les gondoliers jusqu'aux grands seigneurs, répétait partout l'air favori : *Ti rivedro, mi rivedrai*. Si bien qu'à l'audience, en plein tribunal, les juges étaient obligés d'imposer silence et de faire sortir l'auditoire qui chantait : *Ti rivedro*.

Lorsque l'impresario apportant la pièce nouvelle était arrivé dans une de ces villes, endormies la veille, toute la vie se réveillait et toutes les passions, toutes les incertitudes étaient concentrées dans cette attente; de tous les environs accouraient les habitants, et les auberges étaient comblées; les curieux blottis dans leurs calèches campaient au milieu des rues.

Ainsi accueillis, encouragés, se développaient les artistes. Ils étaient encore artistes, non encore négociants en musique. Il faut bien le dire, malgré le grand enthousiasme qui les entourait, leur vie n'était à cette époque qu'une sorte de roman comique, aventureux mélange de hauts et de bas, vie de bohémiens mais insouciant et heureuse, entourée d'un prestige encore très réel.

L'impresario, véritable impresario d'opéra comique, était parfois un pauvre diable râpé, fort embarrassé, d'un si piteux aspect, que la première idée en le voyant était que, dès que le pauvre diable verrait vingt sequins ensemble, il achèterait un habit et prendrait la fuite avec les sequins; on conçoit quelle devait être la situation des compositeurs à ses gages; d'autres fois, un grand seigneur, désireux de se donner quelque importance; alors le maestro vivait largement, se divertissait et aimait à ses frais. En tous cas, il avait à faire des répétitions dans une sorte de taudis, le *ridotto* du théâtre, où se réunissaient les acteurs autour d'un piano éclopé. « J'ai vu, dit Stendhal, huit ou dix pauvres diables répéter au bruit de la cuisine et du tourne-broche du voisin; je les ai vus éprouver et rendre admirablement les impressions les plus fugitives et les plus entraînantes que donne la musique; c'est là que l'homme du Nord, étonné, voit des ignorants, incapables de jouer une valse sur le piano ou de dire quelle est la différence d'un ton à un autre, chanter et accompagner *par instinct* et avec un *brio* admirable, la musique la plus singulière et la plus originale que le maestro recompose et arrange sous leurs yeux, à mesure qu'ils la chantent. »

Il est certain que le nouvel Opéra sera mieux installé. Composera-t-on et chantera-t-on mieux?

Rossini était l'homme qui convenait à cette vie; il avait toutes les qualités et tous les défauts nécessaires : épicurien, paresseux et vaniteux, il faut bien le dire, avec la verve, l'insouciance, la gaieté, la jeunesse, l'entrain inépuisable.

Jamais il n'eut le temps de composer à loisir un de ses opéras. On lui accordait six semaines au plus. Le premier mois il le passait gai-

ment, avec les dilettantes enthousiastes de lui, à dîner et à souper à l'*osteria*; on rentrait en chantant en chœur dans les rues les morceaux qu'improvisait le compositeur pour la circonstance; dans les derniers quinze jours, il commençait à songer à ses engagements, et c'était à trois heures du matin, au sortir de ces fêtes un peu folles qu'il se mettait à l'ouvrage.

Cette facilité et cette fécondité ne se ralentissaient point. On conte que, composant un matin dans son lit un *duetto* qui était attendu, il laissa choir le papier et préféra en improviser un autre que se lever pour ramasser le premier.

Au milieu de ce désordre où ce talent naturel et facile trouvait son élément et son stimulant, sa vie était charmante, véritable existence d'opéra-comique.

Vous connaissez sans doute ce qu'en Italie on appelle une *osteria*. Il y en a de charmantes et un compositeur romanesque ne pourrait chercher d'endroit plus favorable pour l'inspiration : installées souvent dans de vieux palais; des terrasses entourées de portiques à gracieuses arcades, à jour complètement; au milieu de véritables bosquets d'orangers et de grenadiers mouillés par la pluie des jets d'eau; les salles mêmes décorées à la manière italienne sont de grandes galeries peintes en détrempe, imitant des colonnades interminables de marbre vert qui se mêlent harmonieusement à l'architecture ancienne. N'est-ce pas là le meilleur endroit pour passer ses journées?

Les aventures amoureuses ne manquent pas dans le récit des premières années du compositeur et je ne chercherai pas à les énumérer; la liste est innombrable, tout lui sourit. Je n'en citerai qu'un exemple, où se montre au grand jour et sans la moindre hésitation la parfaite insouciance dont il les accueillait. — A Bologne, sa maîtresse de Milan, quittant palais, mari, famille, vient le rejoindre dans son auberge; elle y trouve la plus jolie femme de Bologne, la princesse C... que le compositeur avait choisie dès son arrivée. Grande scène de jalousie, de reproche. Rossini leur chante un air bouffe et les laisse.

En résumé ce fut une admirable vie d'artiste; il rencontra le succès, la fortune, tous les plaisirs dès le début; il n'en cherchait pas davantage et il était fait pour en jouir complètement.

Ce succès, il le trouva dès le premier jour en Italie parce qu'il exprimait toutes les qualités de son pays et qu'il ne cherchait pas à s'en donner d'autres, qu'il n'eût pas su et qu'il n'aurait pu s'approprier. Sa musique c'est l'insouciance, la jouissance et l'épanouissement naturel. Plus tard, et mal conseillé, il essaya quelquefois de viser à la profondeur et n'y atteignit jamais, à mon sens. En Italie, cela lui eût mal réussi à l'époque de ses débuts. Lorsqu'on essaya de jouer dans ce pays *L'Enlèvement au Sérail*, de Mozart, on dut y renoncer, les musiciens n'étant jamais parvenus à entrer ni sortir en mesure.

Stendhal dit, pour expliquer le caractère de la musique italienne dont il se déclare grand admirateur, « qu'un jeune Italien plein d'une passion, après y avoir réfléchi quelque temps en silence pendant qu'elle est plus poignante, se met à chanter à mi-voix un air de Rossini; bientôt il le chante tout haut et lui donne l'expression particulière de la nuance de passion qu'il endure. En Angleterre, un jeune homme aurait lu jusqu'à une heure ou deux quelque auteur favori. »

— Ceci est écrit en 1823; aujourd'hui, qui songerait à chanter ou à lire en pareil cas? — Ce que l'auteur a voulu dire c'est que pour des auditeurs italiens il faut composer une mélodie facile à retenir, qu'on puisse chanter, et qui en elle seule et sans accompagnement comprenne toute l'expression du morceau; c'est ce que l'on trouve à chaque pas dans Rossini, et c'est pourquoi dès l'origine il enthousiasma ses compatriotes. Les Allemands plus patients, jouant beaucoup mieux des instruments, habitués aux morceaux d'ensemble, s'attachent davantage à l'harmonie.

Nous aussi, à la façon italienne, nous aimons à fredonner après le théâtre, en longeant les trottoirs et brandissant notre canne. C'est aussi pourquoi la musique de Rossini devait si bien réussir chez nous. Je ne veux point l'attaquer et je sais quelles en sont toutes les qualités; je veux seulement dire que c'est autant par ses défauts que par ses qualités qu'elle nous convenait si bien; jamais elle n'a ex-

primé d'émotion profonde, ni douleur, ni même bonheur; elle a la gaieté, la vivacité, qualités françaises qui devaient nous émouvoir.

Aujourd'hui nous sommes devenus des gens sérieux, même tout à fait graves; pendant ce temps les Italiens sont devenus constitutionnels.

Chez eux ne surgira plus un Rossini; le temps de l'insouciance, de l'enthousiasme exclusif pour la musique poussé jusqu'à la fureur, de la vie quelque peu bohémienne, admirable pour un artiste, ce temps est passé.

A peine déjà trouvera-t-on des artistes pour jouer *le Barbier* chez nous, cela est impossible; nos chanteurs sont des fonctionnaires aujourd'hui, honnêtes, corrects, soigneux, gens d'affaires, bons pères de famille. En Italie, il y a quelque ressource encore; je me souviens de mon agréable surprise, la première fois que je suis entré dans un théâtre italien, et c'était un théâtre de troisième ordre : plus rien de solennel, pas d'air distillé goutte à goutte, à force de respect, de l'animation, du brio; des morceaux que j'avais toujours pris pour des récitatifs, dits ici à la bonne franquette, devenaient des airs charmants, des conversations qui s'interrompent, reprennent; on se rit, on se moque; des élans de passion traversaient péle-mêle.

Mais déjà le goût des spectateurs se gâtait; on se pâmait mécaniquement, comme chez nous, aux éclats de fortés et aux pianissimo imperceptibles. Toute cette verve et ce naturel italien ne tarderont pas à disparaître et le goût musical à être emporté par d'autres préoccupations.

Chez nous, il y a longtemps qu'il a disparu; nous avons bien autre chose à faire qu'à nous former le goût et l'oreille, vraiment. Nous n'avons plus que de la prétention, beaucoup de prétention; il ne nous reste que des ignorants ou des pédants fort peu sensibles au fond. Nous arrivons à préférer *Guillaume Tell* qui s'efforce d'être tragique, bien à tort, au charmant *Barbier de Séville*, si naturel.

Rossini est parti. C'est une autre époque, un autre monde qui disparaît. Personne n'imitera ce qu'il a fait. Déjà personne ne peut le jouer et depuis longtemps on ne le comprend plus, quoi qu'on dise.

P. A. P.



SENTIMENTALES

On prend les alouettes avec une alouette et les femmes avec une femme.

L'amour est une partie de volant. Ce n'est guère qu'à la suite d'une contestation que le volant se trouve à la fois entre les mains des deux partners.

Un joli visage est destiné à être plus particulièrement agréable aux autres qu'à soi-même, de même qu'une horloge placée sur la façade d'un monument est plus utile aux passants qu'aux gens du logis. Certaines beautés intimes et secrètes sont comme les montres destinées à être agréables à nous-mêmes et aux amis que nous désirons en faire jouir.

La toilette de la femme, c'est le vernis du tableau.

S. G.



I. L'ASSEMBLÉE. — Il fait froid ce soir et on est bien chez soi; mais on se dit encore mieux dehors: que ferons-nous? — Justement, M. Pipermann, l'ordonnance de ces messieurs vient au rapport: le gibier ne manque pas cette nuit dans les rues de Saumur. Concertons-nous donc tout en prenant un dernier air de feu, et prenons nos dispositions, car il y a souvent de l'imprévu dans ces parties de chasse.

II. L'ATTAQUE. — On montre la voie aux limiers, et vous êtes libre de leur dire: Tiens, Miraut, volez! Tiens, Timba eau, après, après! — Les chiens de meute crient d'ardeur: Tout çoi, vilain! — Nous avons pris quelques lanternes pour éclairer la piste. Quelques chasseresses sont venues se joindre à nous.

III. LANCE, LANCE; IL EST LÀ! — Ça va, sonnez la vue. Les chiens découplés ont empaumé la voie; nous les suivons

au petit galop de chasse. — Le chasseur le plus endurci ne peut éviter d'une première émotion la vue du

gibier; l'avez-vous vu? L'animal est blond, moyen

de corsage, et la tête est belle, on en ferait une superbe... Mais ne vendons pas la peau du chat.

IV. IL EST LÀ, MES BEAUX CHIENS! — Au retour! L'animal s'est forlogé, mais nous savons qu'il est dans l'enceinte; il faut fouler de nouveau après avoir cerné le défaut, et nous le relancerons. — Nous autres, nous allons sonner — de la trompe — à la porte du concierge qui nous ouvrira bien certainement.

V. IL VAT L'EAU, CHIENS, IL VAT L'EAU! — L'animal a débouché, et, poursuivi par les rabatteurs, est allé se jeter dans... l'étang domestique. Toutes les trompes sonnent le vat-l'eau, du haut en bas de la mai ou. — Ceci annonce le débouement.

VI. RALLIE LA-HAUT! — Il va haut! Tous les chiens sont ensemble, on le couvrirait avec un drap. — Sonnez, gibier! Avez-vous vu comme il a bondi? Il est blond, moyen de corsage, la tête... Qu'est-ce que je vous disais? — Quelques chutes parmi les chasseurs, mais sans conséquence.

VII. TAÏAUT, TAÏAUT! — Sonnez le débucher et le changement de forêt. L'animal ne connaît plus d'obstacle; il commence à être malmené; il donne des os en terre et appuie le talon. — La série des accidents continue. Bah! le cocher seul est défoncé. Away, away! Cette dame se trouve mal dans sa voiture? Qu'elle descende! Voulez-vous venir avec nous?

VIII. L'HALLALI PAR TERRE. — Nous pouvons sonner l'air: la bête est sur... son séant (il y a des dames). — Les chiens l'ont forcée, — faites la curée; — donnez les honneurs. Ces dames s'en feront des pattes de lièvre. — Splendide tableau qu'une curée aux flambeaux. Les voisins réveillés font tous les frais de l'illumination.

IX. DESINIT IN PISCEN. — Quelques aussi, cela finit en queue de chat, et c'est tout ce qu'il en reste. Cette prière ni menaces ne feront sortir l'animal de son enceinte. D'où l'on conclut que si les chats tiennent à leur queue, elle ne tient pas toujours aux autres.

X. RÉJOISSANCE FINALE. — Il faut bien s'amuser un peu, et célébrer cette glorieuse journée. On échange les enseignes des boutiques, les soldats laboureurs contre les anges gardiens, etc... Quel mal y a-t-il? Les myopes n'y verront rien; d'ailleurs l'épicerie et la mercerie seront aussi bien protégés par l'un que par l'autre.

LE POUF D'ERNEST

LÉONCE, ALFRED, ANDRÉ et GUSTAVE dînent au restaurant.

LÉONCE. — Vous savez la nouvelle?
TOUS. — Laquelle?
LÉONCE. — Le .. pouf... d'Ernest?
ALFRED ET ANDRÉ. — Le pouf d'Ernest?
LÉONCE. — Oui, messieurs, le pouf d'Ernest.
ANDRÉ. — Ah mais, des détails! des détails!
LÉONCE. — Parbleu! ils sont toujours les mêmes; il a perdu; il n'a pas pu payer et il a filé; c'est bien simple.
ALFRED. — Comment, ce pauvre Ernest a filé?
GUSTAVE. — Je le savais bien.
ALFRED. — Pardon, mon cher, vous ne le saviez pas; sans cela, vous nous l'auriez dit avant le potage.
GUSTAVE. — C'est bien difficile à savoir! comme si cela ne devait pas arriver!
ALFRED. — Dans ces conditions-là, vous pourriez nous annoncer ce soir la mort de tout le monde.
GUSTAVE. — Franchement, Ernest était depuis longtemps assez malade pour qu'on pût le deviner.
ALFRED. — Voilà encore de ces choses que vous savez toujours le premier, mon cher Gustave. Vous êtes toujours au courant de la fortune des autres comme s'ils demandaient la main de votre sœur. C'est à croire que vous êtes lié avec un notaire de la police.
GUSTAVE. — Mais mon cher...
ALFRED. — Allons, ne vous fâchez pas; je vous répète que vous êtes très-flatté de ce que je vous dis. Léonce, parle-moi donc de ce pauvre Ernest?
LÉONCE. — Mon ami, je t'ai tout dit.
ALFRED. — Comment diable, en est-il arrivé là?... Est-ce qu'il doit beaucoup?
LÉONCE. — Pas mal; il a perdu une trentaine de mille francs lundi dernier au Cercle; le mercredi, il n'avait pas réglé, on voulait le faire afficher; Boisjoli surtout; comme il n'y est que pour cinq cents francs, c'est lui qui criait le plus fort, bien entendu; on a fini par lui faire comprendre que c'était un scandale inutile et déplorable pour le Cercle; alors, le lendemain, on a été officieusement chez Ernest, dont on n'avait pas de nouvelles; il était parti sans même dire où il allait; c'était trop clair et on a compris.
ALFRED. — Pauvre garçon!
ANDRÉ. — Pauvre garçon!... Tu es superbe! nous ne pouvons cependant pas plaindre ceux qui nous font volontairement perdre de l'argent. Car je suis pincé dans ce pouf-là.
GUSTAVE. — Et moi donc!
LÉONCE. — Parbleu! moi aussi.
ALFRED. — Je ne nie pas vos intérêts; mais ils ne m'empêchent pas de le plaindre plus que vous. Au fond c'était un très-gentil garçon.
ANDRÉ. — Un gentil garçon!... Lui?
ALFRED. — Que veux-tu? c'est mon opinion.
ANDRÉ. — Eh bien! moi, je m'en suis toujours méfié.
ALFRED. — Pas assez, comme tu le vois. Donc tu es dans ton tort.
ANDRÉ. — Ce que tu dis est absurde; est-ce qu'on peut tout prévoir?
ALFRED. — Mon ami lorsqu'on refuse cent francs à un homme, ce que tu lui as fait, il y a une certaine dignité à ne pas lui en gagner dix mille, ce qui t'est arrivé dernièrement. Et comme il t'a payé ceux-là, tu dois te féliciter en silence de ta spéculation.
GUSTAVE. — Tout joueur qui ne paie pas est un fripon.
ALFRED. — Ne faites donc pas notre oraison funèbre; ça peut nous arriver à tous.
LÉONCE. — A tous!... à tous!...
ALFRED. — Que celui de nous, qui ne joue pas plus qu'il n'a, lève la main.
ANDRÉ. — Les gens les plus riches n'ont pas toujours, dans leur secrétaire, ce qu'ils perdent.

GUSTAVE. — Si je ne pouvais pas payer, je commencerais par me brûler la cervelle.

ALFRED. — Cela ferait bien plaisir à vos créanciers! Moi, je vous engagerais à payer d'abord, quitta à mettre ensuite votre second projet à exécution.

LÉONCE. — Mais, mon cher, avec ta morale on n'aurait pas le droit de blâmer ceux qui perdent plus qu'ils n'ont.

ALFRED. — Si vous n'aviez pas été assez malins pour lui gagner sa fortune, il ne l'aurait pas perdue.

ANDRÉ. — C'est du La Palisse ce que tu nous dis là, mon petit; est-ce que tu n'as pas joué aussi contre lui?

ALFRED. — Aussi je me tais. C'est ce que devraient comprendre les joueurs qui ne font souvent que déshonorer ceux qu'ils ont entraînés.

ANDRÉ. — Oh! oh! voilà de la grande morale!

ALFRED. — Ce ne devrait être que de la dignité.

GUSTAVE. — Je ne vois pas quelle dignité j'aurais à mettre des gants pour parler d'un monsieur qui m'a toujours été antipathique!

ALFRED. — J'en voudrais bien savoir qui vous est sympathique..... à vous!

GUSTAVE. — Je ne vous parle que de lui.

ALFRED. — Eh bien, moi aussi. Vous n'en disiez pas autant sur son compte, il y a un mois; lorsqu'il était en pleine veine et que vous lui faisiez tant d'avances pour qu'il s'associât avec vous!

GUSTAVE. — Moi?... jamais!

ALFRED. — Allons donc.

ANDRÉ. — Du reste, je ne suis pas étonné qu'il ait fini de cette façon-là. Comme je n'avais aucune confiance en lui, je l'ai toujours observé, et il avait en jouant des manies qui m'ont toujours paru louches.

GUSTAVE. — Je sais ce que vous voulez dire; je l'ai remarqué aussi.

ANDRÉ. — N'est-ce pas?... Ainsi il trouvait toujours l'occasion de mettre ses mains dans ses poches après avoir pris les cartes.

GUSTAVE. — Je m'en étais bien aperçu! Il y avait longtemps que je le guettais.

ANDRÉ. — Cette habitude m'a toujours paru suspecte.

GUSTAVE. — Au fond, j'avais mon opinion faite.

ALFRED. — Allez-y, mes amis : Dites tout de suite que c'est un filou et qu'il vous a volé l'argent que vous lui avez gagné.

(Silence.)

GUSTAVE. — Et puis, bon chien chasse de race.

ANDRÉ. — Comment cela?

GUSTAVE. — Parbleu, vous savez bien ce qu'était son père?

ANDRÉ. — Du tout.

GUSTAVE. — Eh bien, ce n'était pas grand chose.

ANDRÉ. — Vraiment?

GUSTAVE. — Oh! il y a de très-vilaines histoires sur son compte.

ANDRÉ. — Racontez-nous les, mon cher, racontez-nous les.

GUSTAVE. — Ma foi, je ne les sais plus très bien; il y a si longtemps qu'on me les a dites que je les ai oubliées.

ALFRED. — Gustave, c'est invraisemblable! Vous voulez vous faire prier.

GUSTAVE. — Non, je vous assure, je ne me les rappelle pas bien.

ANDRÉ. — Sapristi! vous nous mettez l'eau à la bouche, et puis...

GUSTAVE. — Je crois cependant...

ALFRED. — Ah!... à la bonne heure!... j'étais bien sûr que cela viendrait!

GUSTAVE. — Je ne vais vous dire que ce que tout le monde sait; lorsqu'il s'est tué...

ANDRÉ. — Comment, il s'est tué?

GUSTAVE. — Vous ne le saviez pas?... mais certainement; et à cette époque on a beaucoup dit qu'il était mort à temps. C'était un très-vilain monsieur.

ALFRED. — C'est bien ça! l'un dit : tué, l'autre dit : assomme.

GUSTAVE. — Mais, mon cher, tout le monde le sait, aussi bien que l'histoire de sa sœur.

ANDRÉ. — Mais moi je ne la connais pas!

GUSTAVE. — Vous ne savez pas qu'elle s'est fait enlever par son cocher ?

ANDRÉ. — Pas possible.

ALFRED. — Pardon ! Ici vous me permettez de rectifier les faits, attendu que je les sais mieux que vous. Cela se passait au château de son beau-frère, et c'est l'amant de sa sœur qui, pour l'enlever sans attirer l'attention dans le pays, a pris le costume du cocher, conduisant la voiture lui-même. Voilà la vérité, qui ne ressemble guère à votre récit. Mais c'est bien naturel : la faute n'est pas assez grande, il faut encore la rendre ignoble.

GUSTAVE. — On me l'avait racontée autrement.

ALFRED. — En tous cas ce n'était pas, il me semble, le moment de nous en divertir ; car je ne saisis pas le rapport qu'il peut y avoir entre la conduite d'Ernest et celle de sa sœur ?

ANDRÉ. — Qui sait ?

ALFRED. — Comment ! qui sait ?

GUSTAVE. — Je ne serais pas étonné, car au moment où cela s'est passé, je lui ai vu beaucoup d'argent à sa disposition, et damé !...

ALFRED. — Tenez, mon cher, vous agissez aussi mal à dire cela que lui à le faire.

ANDRÉ. — Tout cela est très-joli ; mais nous n'en sommes pas moins pour notre argent.

ALFRED. — Votre argent ! je vous le paye si vous voulez me laisser tranquille et parler d'autre chose.

GUSTAVE et ANDRÉ. — Accepté.

ALFRED. — Eh bien, qu'est-ce qu'il vous doit ?

ANDRÉ. — Je ne peux pas te dire au juste maintenant.

GUSTAVE. — Moi non plus, je n'ai pas fait mes comptes cette semaine.

LÉONCE. — Ne parlons plus de la question d'argent ; mais, au fond, c'était un imbécile et un poseur.

ALFRED. — Garçon ! donnez-moi de quoi écrire.

ANDRÉ. — Ce satané Alfred ! je suis sûr qu'il va encore écrire à des femmes ?

ALFRED. — Précisément.

LÉONCE. — Il ne peut pas s'en passer.

ALFRED. — Que veux-tu ? une vieille habitude. Tenez, garçon, vous allez faire porter cette lettre de suite ; vous direz au chasseur que j'attends la réponse. Maintenant, messieurs, je crois qu'il serait temps de passer à des vins plus sérieux et à une conversation qui le serait moins ? Qu'en pensez-vous ?

UN GARÇON, *entrant*. — Quelqu'un demande monsieur Alfred.

LÉONCE, ANDRÉ, GUSTAVE, *ensemble*. — Hum !... hum !... chut !... silence !... mystère !...

ALFRED. — Que vous êtes bêtes !... garçon, faites entrer, je n'ai pas de secret pour mes amis.

ERNEST, *entrant*. — Bonsoir, les amis ?

(*Stupéfaction générale.*)

ALFRED. — C'est toi ? quelle bonne chance ! Tu viens dîner avec nous, n'est-ce pas ?

ERNEST. — Mais non, mon cher, je ne peux pas ; je dîne à côté, et cet imbécile de maître d'hôtel vient seulement de me dire que vous étiez là. Alors je suis venu de suite. (*Silence.*) Mais vous dînez sans femmes ?

ALFRED. — Tu vois.

(*Silence.*)

ERNEST. — Quels puritains !

(*Silence.*)

ALFRED. — Et toi, tu ne dînes pas seul ?

ERNEST. — Seul !... si ; mais avec trois femmes.

(*Silence et froid manifestés.*)

Eh bien, mes enfants, je vous quitte parce que, vous me permettez de vous le dire, vous ne me paraissez pas gais ce soir. Adieu, amusez-vous bien. (*Fausse sortie.*) Ah !... à propos... (car je crois avoir ici l'honneur de ne m'adresser qu'à des créanciers) j'ai mes excuses à vous faire de mon retard, mais vous savez, mes amis, combien j'ai été malheureux tous ces temps-ci ? et naturellement la liquidation a été un peu plus dure. Heureusement, mon père est si gentil ! il m'a aidé un peu en apprenant que ma succession n'était pas encore réalisée.

ANDRÉ. — Vous avez donc hérité ?

ERNEST. — Nécessairement, puisque j'ai une succession.

GUSTAVE. — Je n'en savais rien.

ERNEST. — Je vous demande pardon, mon cher, j'avais oublié de vous le dire. J'ai manqué à tous mes devoirs ; je reconnais mon tort. Aussi je profite de la circonstance pour vous renouveler toutes mes excuses et vous annoncer que la somme a été déposée ce soir, à la caisse, à six heures. Sur ce, bonne chance et adieu.

GUSTAVE, *se levant*. — Comment ! vous partez déjà ?

ANDRÉ, *se levant*. — Mais oui, restez donc.

ERNEST. — Vous êtes bien bons ? mais... ces dames m'attendent !

ANDRÉ. — Amenez-les.

ALFRED. — Va-t-en donc, tu as bien raison.

ERNEST. — Je vous aime bien, mes amis ; mais j'aime encore mieux les femmes. Bonsoir.

GUSTAVE. — Serez-vous ce soir à la partie ?

ERNEST *sortant*. — Nous verrons ! je ne le vous le promets pas.

ANDRÉ. — Quel singulier garçon que cet être-là !

LÉONCE. — Au fond, il vaut mieux qu'il n'en a l'air.

ANDRÉ. — Il est même très-gentil !

LÉONCE. — Il n'a pas d'esprit, mais il a un tel entrain !

GUSTAVE. — C'est vrai ; s'il n'avait pas cette légèreté qui fait toujours douter de lui...

LÉONCE. — J'avance que j'ai même du plaisir à me trouver avec lui.

ANDRÉ. — Moi aussi. Il m'est même très-sympathique.

GUSTAVE. — Ce n'est pas douteux ; il est très-amusant. Et puis, enfin, il est très-honorable ! c'est la grande question. J'aurais été désolé qu'il lui arrivât un accident qui aurait pu faire douter de lui.

ALFRED. — C'est ce que je me disais.

UN GARÇON *entrant*. — Monsieur, voici la réponse.

(*Alfred lit la lettre.*)

LÉONCE. — Va-t-elle venir ?

ANDRÉ. — Non ; il ira chez elle.

GUSTAVE. — Vous vous trompez, ce n'est pas une lettre de femme ; je le vois à sa physionomie.

ALFRED. — Vous avez raison ; car elle est du caissier du cercle.

LÉONCE, ANDRÉ, GUSTAVE. — Du caissier du cercle ?

ALFRED. — Oui, Messieurs.

GUSTAVE. — Vous dit-il si Ernest a payé ?

ALFRED. — Certainement, car c'est pour vous que je lui écrivais. Pour moi, je voulais seulement m'assurer d'une chose que je savais déjà : c'est que les plus petites dettes font souvent les plus grands ennemis. Voilà la liste des créanciers d'Ernest ; un seul individu était sérieusement atteint par le poulx d'Ernest. Je suis heureux d'avoir été le seul à ne pas l'attaquer.

(*Silence et froid.*)

ANDRÉ. — Tu t'en vas ?

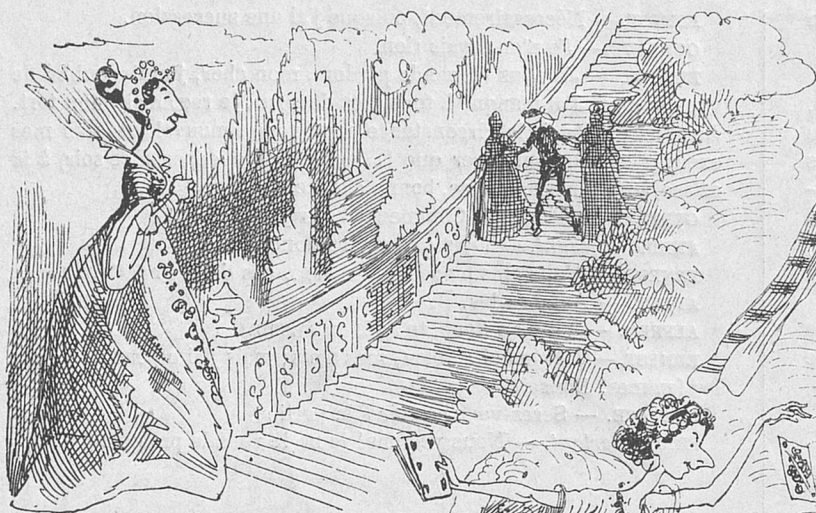
ALFRED. — Oui, je vais prendre le café avec Ernest. Maintenant que je sais qu'il a payé et que son père se porte bien, je voudrais être sûr qu'il a une sœur.

GUSTAVE. — Puisque c'est vous qui nous avez raconté son histoire.

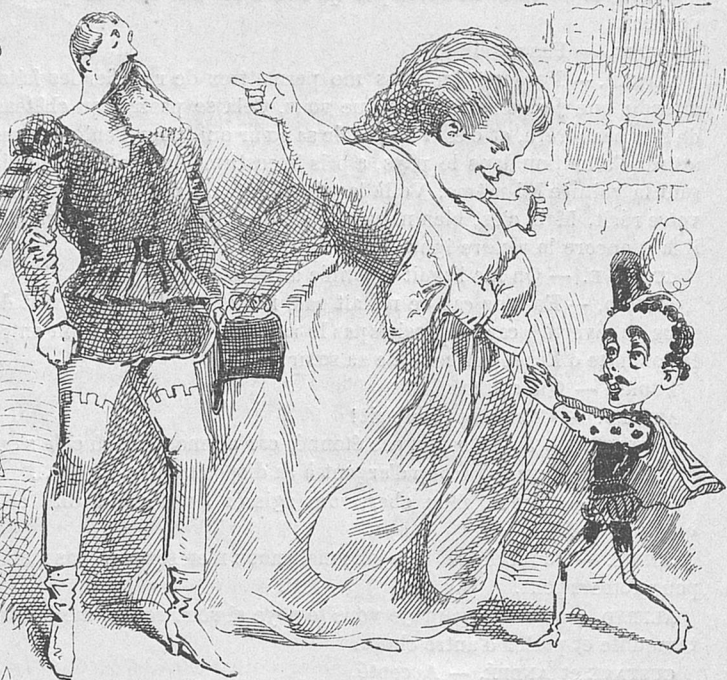
ALFRED. — Je ne l'ai rectifiée que pour voir si vous la saviez vous-mêmes. Maintenant, j'ai mon opinion faite.

LOT.





L'INSTANT DU BONHEUR
— Petit! petit! disait la princesse.
— Prends garde de me perdre, murmurait Raoul...



MARCEL. — Evidemment l'homme le plus heureux de cette reprise qui lui permet de quitter la majesté et le ventre postiches des évêques à simarres ou des rois à toge.

L'INCOMPARABLE VALENTINE. — Que de voix! que de talent! que de charmes!... Trop de charmes!

LE DOUX RAOUL. — Donnant des ut comme si ça ne lui coûtait rien! Mais est-il bien sûr d'arriver ainsi jusqu'à la seconde.



LE BALLET. — Manque! Non pas qu'il ne soit fort joli, mais au lieu de cette plastique de pensionnaires, l'air farouche que Meyerbeer a mis là exigeait un tableau bien autrement énergique, plein de bruits d'éperons et de cliquetis de sabres.



UNE CONFÉRENCE SUR le massacre de la Saint-Barthélemy, dans ses rapports avec la musique.



QUATRE CLOCHES, pas par Ferragis. Heureusement!

L'S JAMBES DU PAGE. — Elle en a, bigre, elle en a!... Mais cette lettre écarte toute mauvaise pensée.



Entre nous, ces opéras en cinq actes ne sont plus de notre époque. Le premier acte s'esquive toujours; on n'arrive qu'à la moitié du second; c'est bien juste si l'on écoute le troisième, et l'on se sauve à la fin du quatrième, sans s'inquiéter si la vertu est suffisamment punie au cinquième.



Le couvre-feu



ÉCLAIRAGE A GIGI. — Pêche et musique. Mabilie et seizième siècle. Ce Meyerbeer ne se refusait rien!



L'INÉPROMPTABLE NIVERS. — Toujours ce que nous en avons déjà dit il sait que son rôle est court et ne se ménage point: l'énergie d'un homme qui va se coucher de bonne heure.



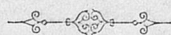
LES INVITÉS DU CHATEAU DE MA TANTE



LES INVITÉS DU CRU. — Comment va ce cher M. Désenviron ?
— Madame la comtesse est bien bonne ! Et son petit dernier ?



LES INVITÉS DU CRU. — Oui, madame, quand j'ai reçu l'invitation nous avons pensé qu'il était du devoir de la province de venir lutter contre les élégances parisiennes ; et nous voilà !



PHYSIONOMIES D'INVITÉS, la robe et l'épée : Un bien bel organe que possède le général ; il ne parle pas, il fait manœuvrer ses interlocuteurs. Le diplomate : réserve, distinction et cravate blanche, les trois fleurons de son apanage ; muet comme la tombe et un peu sourd.



ENTRE HOMMES

— Ta future est gentille.
— Je le sais bien.
— Mais la mère ?
— Qu'est-ce que ça fait ?
— Ça fait que ce n'est pas une belle-mère que tu auras ; c'est un beau-père.



PHYSIONOMIES D'INVITÉS. — La veuve du général et sa fille : J'aime bien les femmes en général, mais je n'aime pas les généraux en femmes.



DANS LE SALON INTIME. — On improvise un concert. Mademoiselle de L... ne tarde pas à chanter : « Si vous n'avez rien à me dire !... » En ce cas, mademoiselle, ne le dites pas ; mais vous avez résolu de le chanter.



DANS LE SALON INTIME. — Le petit vicomte va chanter. Que chantera-t-il ? — La baronne l'accompagne. Parbleu ! Elle ne le laisse jamais seul.



APRÈS LA COQUE. — C'est dit, nous laissons partir la coque et nous organisons notre petite causerie intime.
— Hé bien, qu'est-ce que je ferai pendant ce temps-là ?
— Vous ferez nombre, mon ami.

JOSEPH, QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE

Un entresol rue du Luxembourg. Onze heures du matin. Joseph ouvre les rideaux.

GONTRAN, *s'éveillant à demi*. — Meuh... oua-ah!... Laissez-moi dormir.

JOSEPH, *d'un ton ferme*. — C'est qu'il est déjà onze heures... et Monsieur m'a bien recommandé de l'éveiller à dix.

GONTRAN, *baillant*. — Ouah-ah... Va-t-en au diable!

JOSEPH, *ouvrant la fenêtre*. — Il fait un bien beau temps pour la chasse...

GONTRAN, *furieux*. — Et qui te parle de chasse! Il est dit que je ne pourrai pas dormir une seule bonne nuit cet automne!

JOSEPH. — C'est que Monsieur se couche trop tard aussi.

GONTRAN, *tout à fait éveillé*. — Ah! je te vois venir — cela t'ennuie de m'attendre.

JOSEPH. — Oh! bien au contraire, Monsieur...

GONTRAN. — Allons! — Il faut en prendre son parti! mes pantoufles! *(Il saute à bas du lit avec humeur)* Allons, toi, ma douche!

JOSEPH. — C'est singulier comme Monsieur change depuis qu'il est à Paris.

GONTRAN, *dans l'eau*. — Tu... tu trouves...

JOSEPH. — Ce que Monsieur a perdu de cheveux depuis un mois... c'est à poignées, quoi! La tonsure a joliment augmenté... à la campagne, la patte d'oie de Monsieur ne paraissait presque plus... et la poitrine... Monsieur perd toute sa poitrine... je le disais encore hier à Françoise, je parierais que Monsieur a perdu, ce mois-ci, plus de deux kilos...

GONTRAN. — Ah! tu disais à Françoise! Et qu'est-ce qu'elle te répondait Françoise!

JOSEPH. — Oh! qu'elle avait bien remarqué que Monsieur *s'en allait* — même qu'elle se désolait parce qu'elle craint que Monsieur n'attribue cela au déjeuner — et pour ça elle le soigne de son mieux, j'en réponds...

GONTRAN, *éclatant*. — Animal! — Quel besoin as-tu d'aller conter ces inepties à toutes les pécotes de la maison — afin que la femme de chambre du second aille le répéter à sa maîtresse... Je te chasse... si tu recommences jamais, entends-tu! Je te chasse...

JOSEPH, *humblement*. — J'en demande bien pardon à Monsieur, ce n'est que par l'intérêt que je porte à Monsieur... *(reprenant son aplomb)* c'est que Monsieur est tellement plus joli à la campagne...

GONTRAN. — Je te répète qu'elle m'assomme, ta campagne! et que je n'en veux absolument pas entendre parler...

JOSEPH. — Monsieur me connaît; il y a assez longtemps que je suis à son service — et il sait, dieu merci! que je ne voudrais pas lui faire tort! — Eh bien je dirai en confidence à Monsieur qu'il a manqué de bien près une belle occasion le mois dernier...

GONTRAN, *sévèrement*. — Qu'est-ce!...

JOSEPH. — Huit jours de plus et... mais...

GONTRAN, *intrigué*. — Voyons, — parleras-tu, animal! *(vivement)* Parleras-tu, ou je te chasse! Je ne puis sentir ces sortes de demi-confidences.

JOSEPH. — Eh bien, — puisque Monsieur l'exige... mais Monsieur me promet de ne pas dire...

GONTRAN. — Mais va donc, va donc!

JOSEPH. — Au *Val-plaisant*, — le mois dernier, — il y avait une dame plus jeune, plus jolie, et dix fois plus élégante que toutes les autres réunies...

GONTRAN, *avec un soupir*... — Ah!... madame de Pifvert, sans doute!

JOSEPH. — Justement... Eh bien! — j'ai remarqué dans bien des circonstances, — quand Monsieur n'y faisait pas attention, qu'elle regardait Monsieur avec des yeux, des yeux... des yeux à perdre la tête, — quoi... Seulement elle avait l'air de craindre Monsieur et de lutter... Après ça elle s'en allait toute triste s'enfermer des heures entières dans son appartement pour penser et écrire à Monsieur...

GONTRAN. — Comment sais-tu cela?

JOSEPH... — On a ses petites intelligences... Même que la pauvre femme commençait à se miner, et que si Monsieur était resté seulement huit jours de plus, Clarisse m'a assuré que...

GONTRAN. — Qui, Clarisse!

JOSEPH. — La femme de chambre de madame de Pifvert.

GONTRAN. — Que ne me le disais-tu alors!

JOSEPH... — Ah dame! je n'ai point l'habitude de donner des conseils à Monsieur. — Monsieur ne m'interroge jamais, et...

GONTRAN... — Bah! tout ça ce sont des ragots d'antichambre... — Vraiment, on disait ça à *Val-plaisant*?

JOSEPH. — Tenez, Monsieur, — et même voici encore un bout de lettre trouvé dans les balayures de Madame... Monsieur connaît son écriture, il n'a qu'à regarder. *(Il tire de sa poche le débris de lettre que voici, et se rend dans le cabinet où il a l'air très-occupé à ranger les objets de toilette.)*

GONTRAN, *lisant*.

*on cher G
été bien dure
quels regrets! hé!
fois oui! Pudeur, pud
coûtes à mon amour
nuits
pleurs
volupté*

(Avec étonnement.) — Ma foi oui!... Ça a l'air de s'adresser à moi. Oh! les femmes! après m'avoir si durement traité, qui l'aurait cru! *(Il relit le billet en en complétant le sens)*. En effet:

Mon cher Gontran,

J'ai été bien dure pour vous hier; mais après quels regrets, hélas! car je vous aime Gontran. — Oui, — cent fois oui! Pudeur, pudeur, combien tu coûtes à mon amour!...

C'est bien cela!... Et tu ne pouvais pas me montrer ce billet plus tôt, imbécile!... *(se regardant dans la glace)*... Décidément l'air de Paris ne me vaut rien... Je me flétris déplorablement... La campagne, l'air pur, l'odeur des vieux chênes, il n'y a que ça... Joseph! tu feras mes malles... mon costume rouge... — Tu demanderas à John ma selle de chasse. — Tu entends! Nous partirons demain pour la Grandepinière...

JOSEPH, *ballant un entrechat dans le cabinet*. — Enfin! je vais recevoir Clarisse! Ça été dur tout de même! Ce que c'est que d'être curieux... on ramasse un brouillon de lettre, — on déchire la moitié du mot Gaston, et l'on part pour la campagne...

O. DE SAINT-GALMIER.



LA MODE DES JAPONAISERIES

Le beau temps où les peintres étonnèrent les bourgeois par un trophée composé de flèches, de mocassins et de tomahawks achetés place du Carrousel! Et comme alors il était facile de passer pour un original!

Il n'était pas cher non plus de meubler un atelier avec une tête de mort, une pipe dans les mâchoires vides. Ce mobilier effraya démesurément la génération qui succéda à celle qu'étonnait le trophée sauvage.

Nous sommes bien loin de ces époques. Aujourd'hui, le peintre qui se respecte, loin de créer dans son ameublement une analogie avec le

laboratoire d'un alchimiste, chasse les cartons de gravures, les toiles empilées, les bahuts gothiques boiteux, les chats et les singes.

Ciré tous les matins, correct et irréprochable, l'atelier de 1868 fait penser aux boutiques d'apothicaires-homœopathes chez lesquels on ne voit, à la place des bocaux de l'ancienne école, que d'élégantes boîtes noires relevées d'un mince filet d'or.

Lui-même, le peintre, irréprochablement vêtu à la mode du jour, fait son entrée le soir dans les salons avec un gilet à cœur triomphant, matière à rêves pour les demoiselles à marier, et qui leur fait croire qu'un quart d'agent de change lui-même se présente.

Et s'il existe pour les artistes quelques exceptions dans la façon de se présenter en public, elles sont si coûteuses qu'elles ne peuvent faire souche.

La dernière qui doit être signalée est l'ouverture de l'atelier japonais d'un jeune peintre assez richement doté par la fortune pour s'offrir un petit hôtel dans les Champs-Élysées.

Il faut dire un mot d'abord de l'intervention japonaise en art et comment ces produits d'une civilisation singulière pénétrèrent à Paris.

Tout le monde ne peut connaître l'influence de madame D... dite la Japonaise.

Il y a une dizaine d'années fut ouverte dans les environs des Tuileries une petite boutique mais voyante pour les colorations bizarres de l'étalage.

Un poète qui, par dessus tout, avait l'amour des vives colorations, s'arrêta longuement devant la montre, jeta un coup d'œil curieux dans la boutique, y remarqua une beauté que la solitude ne paraissait pas distraire énormément. Ce poète bizarre, homme du monde, avait l'art de se créer tout d'abord des sympathies dans les endroits où il posait le pied. Il entra, feuilleta les albums japonais, s'assit, entama une conversation avec la marchande ennuyée, s'éventa avec les éventails, fuma une cigarette d'horrible tabac japonais, et s'en revint en chantant le Japon sur tous les tons.

Ce poète capricieux inventa chaque année quelque bizarrerie pour s'en amuser pendant quelques mois; mais alors son enthousiasme prenait le caractère d'une obsession et tout le temps que durait sa manie, il l'imposait à ses amis. Il devint ainsi la trompette de la marchande d'objets japonais; ce fut tant, que l'ennui de la dame disparut, les amis du poète ne quittant plus la petite boutique et sortant rarement de l'endroit sans en rapporter quelque curiosité.

Les après-midi s'écoulèrent en dissertations sur l'art japonais, auxquelles se mêlèrent quelques compliments pour la dame. Parmi les initiés, un jeune peintre américain se faisait surtout remarquer pour ses dépenses; il n'était pas de jour qu'il ne s'offrit quelque laque, quelque bronze, quelque riche robe japonaise.

L'Américain avait son atelier à Londres, on le voyait chez « la Japonaise » aussi souvent que s'il eût demeuré à Neuilly; meubles et cabinets, il les expédiait en Angleterre avec la même facilité que s'il les eût confiés aux crochets d'un commissionnaire du coin de la rue.

Les prêches du poète, les achats du peintre furent résumés en des peintures franco-américaines si bizarres qu'elles troublèrent les yeux des gens assez naïfs pour rechercher les fonctions de jurés aux expositions de peinture; comme ces colorations étaient distinguées et nouvelles, on leur ferma les portes au nez.

Peut-être quelques-uns les ont-ils remarquées dans les salles des Refusés.

Le résultat fut celui-ci : le Japon contesté fit école.

De même qu'il y a eu en 1820 des avalanches de *pifferaro* en peinture, des déluges de Grecs et de Turcs en 1828, des Bretons en assez grande quantité vers 1840 pour peupler la Bretagne, des joueurs d'échecs si nombreux, de 1840 à 1850, qu'ils pouvaient lutter avec les bataillons de zouaves qui firent irruption aux Salons de la même époque; aujourd'hui nous sommes menacés d'une invasion japonaise en peinture.

L'imitation est un fauteuil commode.

L'atelier japonais des Champs-Élysées, que les princes et princesses visitent à l'heure actuelle, est « un signe du temps, » dirait Prudhomme.

Toutes sortes de jeunes dames seront attifées de robes japonaises, comme cela s'est déjà vu à la montre de l'honnête maison Giroux, qui ne croyait pas faire naître un scandale sur le boulevard par cette exhibition.

Déjà même de prétendus peintres de la vie élégante nous fatiguent de leurs cabinets japonais, de leurs fleurs japonaises, de leurs laques et de leurs bronzes japonais qui prennent la place principale sur la toile et jouent un rôle bien autrement considérable que les personnages.

En avons-nous déjà assez vu de ces soubrettes élégantes qui, cachant un billet dans la main, se préparent à entrer dans la pièce voisine où de nombreuses précautions doivent être prises pour la remise du billet doux... Ce petit drame amoureux m'intéresse. Il y a sans doute un jaloux dans la chambre à côté. Le jaloux est une mandragore japonaise en bronze qui fait vis-à-vis à des fleurs japonaises. Il paraît que la mandragore ne doit point avoir connaissance du billet.

Les amateurs trouvent ce drame ravissant, et l'achètent quelques billets de mille au peintre de la vie élégante.

La vente est connue dans Paris. Cinquante peintres suivront les traces de l'heureux initiateur qui a eu l'idée d'employer des objets du Japon, comme dans les théâtres de province un dialogue vif et animé remplace la musique.

C.-Y.



CORRESPONDANCE

CHER MONSIEUR,

Un *Errata*, je vous en prie, pour qu'on ne m'accuse pas d'appeler les *Caraïbes* des Barbares!

La faute que je vous désigne est à la seconde ligne du dernier paragraphe sur les Tarots.

Bien à vous,

THER.

— Voilà qui est fait, mais du diable si j'ai conscience de l'énorme différence qui semble séparer ces messieurs!

CHOSSES & AUTRES

Nous venons de voir un joli coupé de garçon : Bleu de roi, rechampi d'ocre jaune, avec les armes en bleu plus tendre sur chaque portière. La banquette intérieure n'est qu'un grand coffre, que l'on peut ouvrir en soulevant la partie rembourrée, et où se trouvent : à gauche, dans le tiroir du haut, un nécessaire complet; dans celui du bas le reste des objets demandés pour la toilette sommaire. A droite, une sorte de bibliothèque où sont jetés pêle-mêle, chaque matin, les volumes et les journaux à parcourir. Deux appliques, fixées des deux côtés des carreaux du devant, fort petits, supportent deux bougies qui

éclairaient assez bien. Dans ce cas, on ferme les panneaux pleins de chaque côté; il vient assez d'air pour ne pas étouffer. Au-dessus des livres un coffret à cigares. En dehors du nécessaire un petit crochet pour y appendre la glace.

L'Enfant prodigue, au Vaudeville; un titre qui fait songer à la parabole éternelle et peu drôle par cela même. Erreur. La pièce est franchement comique, et sa vraie place était au Palais-Royal.

Toutes sortes de compliments à mademoiselle Bianca, adorable de crânerie et de crevettisme nature. Son activité à changer de costume est inouïe. Cric, en cerise; crac, en peignoir de dentelle; cric, en toilette de voyage; crac, en costume vert et gris-perle. C'est esbrouffant!

Pourquoi, si original d'habitude, Saint-Germain semble-t-il s'être donné deux types à étudier: Lassouche au premier acte et Priston dans les deux derniers?

Un bon point à mademoiselle Leroux et à son sémillant costume d'arlésienne.

Je croyais les pompiers bien morts depuis leurs scènes du Gymnase et de l'Opéra; voilà un capitaine retrouvé. Delaunay a trouvé, pour sa tenue de chambre à Montélimart, une jaquette de nankin et un pantalon du même, dont la forme a dû exiger des études sérieuses; tous deux sont d'un drôle impossible.

L'autre soir, aux Fantaisies, reprise d'une des plus charmantes pièces de Boëldieu: *La fête au village voisin*, qui date de 1815 ou 1816, et qui depuis 7 ans n'avait pas été représentée. Cette jolie musique est à sa vraie place dans la bonbonnière où on l'exécute. Un peu petite pourtant: grâce à la rampe, l'ombre du bâton du chef-d'orchestre va dessiner sur les balcons une ombre chinoise des plus comiques. Ce qui ne nous a pas empêché d'applaudir la débutante. Mademoiselle Persini (il n'y manque qu'un g) a, de prime abord, capté toute l'attention: elle est on ne peut plus jolie et a eu le talent de se composer une sorte de costume Louis XV, avec adjonction de fanchon en pointe à la Marie-Stuart comme coiffure, qui lui va à ravir. Sa voix, malgré sa grande jeunesse, promet beaucoup, et si elle veut se donner la peine de travailler avec soin, ô Marie Roze et ô Moriset, garde à vous, ce sera une sérieuse concurrente.

Ce que je vais vous dire là est de l'histoire ancienne, d'ailleurs c'est celle que l'on vient de nous donner au Théâtre-Français, un petit acte *spirituelo anodin*, quoiqu'en disent les effarouchés. Auteurs: MM. About et de Najac. A propos de cette pièce, une observation: que ce lever de rideau eût été joué par un autre que par maître Coquelin, et je mets ma plume au feu qu'il eût eu un succès complet. Maître Coquelin, pour avoir de l'aplomb, de l'esprit, ne peut prétendre à tous les talents. Jamais il n'est venu à Bressant l'idée de faire un Frontin détestable. Retournez la phrase et vous aurez le résultat obtenu par notre gentilhomme improvisé. Voyez-vous d'ici un monsieur en favoris, tressautant, ayant des intonations de voix variant du fausset au basson, apostrophant d'un ton de matamore un portrait qui n'en peut mais, gesticulant, tenant son chapeau comme un huis-sier, se démenant comme un sergent en congé, faisant de gros yeux, de petites mines, le tout pour représenter un homme du monde qui a beaucoup vécu. Madame Madeleine Brohan aurait, au moins, bien dû lui donner quelques leçons de bon ton.

Une confidence:

— Oui, ma chère j'aime les grands lits, mon mari vient quelquefois dans le mien avec nos deux enfants, cela fait quatre!

L'amie: Quatre! Et sans compter les allants et venants.

Représentez-vous une personne qui a un état, un bel état, qui l'exerçait depuis longtemps, qui n'en savait pas d'autre, et qui du jour au lendemain se trouve n'avoir plus rien.

Quelle vie décolorée que celle d'Isabelle: La messe le matin, une promenade au bois, quelques fades compliments de condoléances, des offres de service banales et sans portée, voilà tout! Heureusement que *Chilpéric* et la *Périchole* sont de bonnes ressources et que du haut de ces infortunes, quarante millions contemplent et consolent Sa Majesté déchue.

La reine a beaucoup maigri, elle est infiniment mieux que ses portraits et se met bien. Depuis son arrivée ici elle a changé son ancienne coiffure — des bandeaux vieux et massifs, — pour... chignon à la mode et les tempes dégagées.

Quant au père Claret, il a promis de s'acheter un chapeau neuf. O Paris!

Les toilettes de mesdames X... qui étaient dans la même voiture que l'Impératrice, pour la promenade de lundi.

Robe et vêtement de peluche sultan avec garnitures et ceinture de satin sultan. Toque hongroise en astrakan et aigrette noire.

Robe et chapeau de velours vert myrte. Diadème de coq lisse, petit loup de tulle blanc noué sur le chignon.

Toilette costume en velours bleu et satin noir. Toque en velours bleu, aigrette noire et bleue.

Dimanche soir, toujours à Compiègne.

Une robe de satin blanc garnie de point d'Angleterre et d'un léger feuillage en velours marron, qui court autour de la jupe et remonte pour fixer des roses roses et des roses marron. Un bandeau de brillants dans les cheveux.

Cette toilette déjà remarquable par un cachet de haute élégance était portée par l'Impératrice.

Mademoiselle X... robe de tulle blanc, relevée par un seul bouquet d'aubépine rose et blanche. Collier de velours noir avec cœur en brillants.

Robe de satin rose avec feuillage de lierre et graines bronzées. Bijoux émaillés roses et verts.

Monsieur de R... vient de recevoir une invitation pour Compiègne. Il aborde tous ses amis par: Vous savez que ma femme est de la troisième catégorie!

Dans un de ses numéros de cette semaine, *l'Événement illustré*, s'occupant des charges qui pèsent sur les directeurs de théâtre, parle du service fait aux journaux le jour des premières représentations, et cite, comme exemple, la feuille des loges ou places que l'administration de la Porte-Saint-Martin eut à distribuer *gratuitement* le jour de la première représentation de la *Biche aux Bois*. La *Vie parisienne* s'y trouvait inscrite pour un nombre indéterminé de loges, baignoires, avant-scènes, etc. Cela est parfaitement exact; ce qui l'est moins, c'est d'oublier que toutes ces places ont été parfaitement *payées* par nous, selon la rigoureuse habitude du Journal. Cette petite rectification faite, nous n'en sommes pas moins de l'avis du spirituel auteur de la Note. Nous trouvons parfaitement onéreux et ridicule cet usage qui consiste à accepter un service de gens qui, dès ce moment, ne peuvent voir en vous ou qu'un parasite, si vous les louez, ou qu'un homme mal élevé, si vous les blâmez.

X.

PETITE CHRONIQUE



Marguerite de Valois, pour faire ressortir la blancheur de son teint, couchait dans des draps de satin noir. C'était tout simplement lugubre. Si elle avait eu pour conseillère Madame Aubert Leblanc (53, chaussée d'Antin), elle eût été plus intelligemment coquette.

Quoi de plus ravissant, que ces chemises de jour ou de nuit, en foulard blanc, garnies de valenciennes, dont les plis soyeux et les gracieuses ondulations ressemblent au bouillonnement de l'argent en fusion !

Ces autres chemises de batiste plissée et brodée, à travers lesquelles on suit les pulsations de votre cœur et le moelleux des contours, font, madame, paraître votre épiderme plus diaphane, votre teint plus éblouissant. Dans ce tissu, emblème de l'innocence, vous ressemblez aux Walkyries, ces filles de la mer et du ciel, immortellement vierges et pour cette raison éternellement aimées. Mais passons ! passons !...

Par exemple, je puis de sang-froid vous signaler, dans la belle lingerie de Madame Aubert-Leblanc, les cols marins garnis de guipure et fermés par un nœud d'une adorable crânerie. Vous me saurez gré de vous parler également du petit tablier en mousseline claire avec entre-deux et volant de dentelle, rattaché aux épaules par un fichu de fantaisie et retenu à la taille par une ceinture de mousseline se nouant derrière. Dans une des poches vous mettez le mouchoir, dans l'autre, ce que vous voulez. Avec ce tablier, si frais, si jeune, si pimpant, on vous prend pour la sœur jumelle, si ce n'est pour la sœur cadette, de votre fille, qui se vante, la menteuse, d'avoir douze ans !

Toutes les jolies toilettes ne sont pas à Compiègne ; il suffit pour s'en convaincre de parcourir les salons de madame Gocherand (12, rue Neuve-des-Capucines), la couturière en vogue. Quelques descriptions, si vous voulez bien, pour n'en pas perdre l'habitude :

Robe de dîner en pékin satiné rose et blanc. Le pékin est à la mode. Très-grosses coques espacées dans le bas de la jupe. Tunique en satin rose, avec revers en pékin, relevée derrière au moyen d'un nœud à pan correspondant à ceux de la jupe, ceinture à doubles pans rayés tombant sur le satin ; autres petits pans unis tombant sur le rayé, corsage Louis XIV décolleté carré, manches formant épaulettes.

Robe en velours noir, à longue traîne ; le devant est entièrement en satin avec nœuds de satin et passementerie mate. Corsage en satin uni, manches et pourpoint en velours formant pouff derrière, ceinture en satin doublée de velours.

Maintenant un nuage, un rêve, léger, vaporeux, coquet : Robe de bal en tulle illusion enguirlandée de bouillonnés, de roses de mai, de volants en dentelles ; il y a dans le bas de la jupe un grand volant surmonté de deux autres plus petits ; derrière, des bouillonnés posés en long que séparent des bandes de satin bleu semées de nœuds papillon. Petit corsage bas ; voile en tulle illusion retenu d'un côté par un gros bouquet de roses de mai. Ajoutez à cela un minois jeune et joli, d'abondants cheveux blonds mélangés de fleurs, des épaules blanches, des petits pieds chaussés de satin, une main mignonne finement gantée, de la musique, des lumières... Allons, bon, je crois vraiment que les chefs-d'œuvre de madame Gocherand font travailler mon imagination.

Boileau, pour quelques faits d'armes de Louis XIV, qui tenaient sa plume en haleine, s'écrit comme le ferait un collégien que rebutent les thèmes quotidiens : « Grand roi, cesse de vaincre ou je cesse d'écrire. » Boileau aimait trop ses aises. De notre temps, il eût été bien vite fourbu au métier d'historiographe de la mode. C'est une rude tâche, que de la suivre à la course. Chaque jour la divinité capricieuse nous apparaît sous un nouvel aspect. Elle a même le secret de varier ce qui est invariable, le galbe. Aujourd'hui elle nous impose la tournure Marie-Antoinette, création de madame Billard (4, rue Tronchet), qui accentue gracieusement la croupe, fait onduler les plis de la robe, l'évase et donne à la femme cette distinction, cette élégance de désinvolture dont nous avions dû nous déshabituer avec la crinoline.

Madame Billard a le sentiment artistique, l'intuition de la grâce dans la forme ; elle est maîtresse dans l'art de donner au corps humain une perfection sculpturale ; sa tournure Marie-Antoinette en est une nouvelle preuve, et des plus convaincantes.

Je croyais à une mystification. A différentes reprises, des lettres de l'Inde m'étaient parvenues, me demandant, comme service, l'envoi de foulards de la *Malle des Indes*. Il paraît qu'en plein pays du foulard, on ne peut se procurer même à prix d'or un mètre de ce tissu ; les fabriques que fait fonctionner la *Malle des Indes* suffisent à

peine aux besoins de cette spécialité qui approvisionne les maisons importantes de la province et de l'étranger. Pour les magasins de nouveautés parisiens, les jolies pelures d'oignon qu'ils décorent du nom de foulard, ils se les procurent à Lyon et à Saint-Etienne. Ce n'est pas cher, mais c'est mauvais.

La *Malle des Indes*, passage Verdeau, 24 et 26, envoie *franco* les échantillons à qui lui en fait la demande.

Le goût du patinage fait des progrès en France et je crois que si la Providence nous gratifiait de quelques hivers pendant lesquels on pût patiner une quinzaine de fois sur la cuvette du bois de Boulogne, nos gentilles Parisiennes n'auraient plus rien à envier sous ce rapport aux Russes et aux Américaines, rien que l'immense étendue de leurs nappes de glaces. Le thermomètre a fait mine ces jours derniers de descendre au-dessous de zéro. Je connais quelqu'un qui ne le quittait pas des yeux, heureuse quand elle le voyait descendre, anxieuse et toute désappointée quand il remontait. Je soupçonne la coquetterie de n'être pas étrangère à cette nouvelle passion ; on est jolie et bien faite en son costume de patineuse tout garni de fourrures, et il y a déjà longtemps que mue par une sage prévoyance, on est allée Chaussée-d'Antin n° 15, au fond de la cour, choisir ces fourrures chez Gon, parmi ce prodigieux assortiment de peaux de bêtes, martes du Canada ou de Sibérie, astrakan, vison, etc., etc., qui a fait et qui maintient l'ancienne et universelle réputation de cette maison.



Puisque j'ai parlé de patinage, figurez-vous une mignonne botte en chevreau, grande comme la main, toute garnie de fourrures à l'intérieur, précaution efficace contre le froid. A la semelle de cette botte mignonne s'adapte une lame d'acier qu'un ingénieux appareil permet de fixer ou d'enlever à volonté.

Tel est le nouveau patin qu'a imaginé pour vous, madame, la maison qui, l'été dernier, avait inventé pour vous également, cette chaussure si commode nommée cothurne Ferry.

La maison Ferry (5, rue Grange-Batelière), a obtenu à l'Exposition du Havre, une médaille d'or. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, cette juste récompense

était jamais discutée, tous les petits pieds chaussés par Ferry se feraient un devoir de la confirmer.

De la Vénus Astarté qui, vierge encore, fécondait la terre en torquant ses cheveux, ruisselants des larmes de sa mère, aux Mérovingiens dont la chevelure était le signe distinctif de la royauté ; des Mérovingiens à la Vénus moderne dont la chevelure rousse est semée de poudre d'or, les cheveux longs, abondants, fins, souples, soyeux et veloutés, ont toujours été un des principaux attributs de la beauté.

Et cependant, que fait-on pour les conserver : Rien ! le postiche n'est-il pas là ?

Ah, madame ! Comment expliquer votre indifférence à la vue de vos longues tresses chaque matin moins épaisses ! C'est que jusqu'ici il n'y a guère eu de produit efficace contre la chute des cheveux. Votre indifférence n'était donc qu'apparente, elle dissimulait une mélancolique résignation.

Hé bien, consolez-vous. Voici la pommade du *Val d'Andorre* dont l'action tonique sur les bulbes et les racines, arrête instantanément la chute des cheveux et les fait même repousser sur les têtes les plus chauves, pourvu qu'il reste encore quelques faibles rudiments de racine.

La pommade du *Val d'Andorre* est composée des sucres de plantes qui croissent sur le versant S.-E. des Pyrénées, dans le circuit qui forme la petite république d'Andorre. Les belles Andorranes s'en servent journellement, aussi quel volumineux chignon et bien à elles ! Cette préparation, due au célèbre chimiste Del-Rieu, se vend, ainsi que l'eau du même nom, aux *Armes d'Angleterre*, 6, rue Halévy. Pot, 3 fr., flacon, 2 fr.

L'amour des tentures est une passion générale et commune à toutes les sociétés et qui remonte aux temps les plus reculés. Chez les Gaulois et les Germains nos ancêtres, les murailles étaient ordinairement couvertes de peaux de bêtes et garnies de fourrures. L'art de la tapisserie confectionnée était médiocrement représenté dans ces

décorations primitives comme nos sauvages aïeux, mais le pittoresque du moins le remplaçait en attendant mieux.

Que de progrès n'avons-nous pas accomplis depuis? En fait de tapisseries artistiques je ne crois pas qu'on puisse aller plus loin que nos manufactures des Gobelins, de Beauvais et d'Aubusson. Qui n'a remarqué et admiré à l'Exposition universelle de l'an dernier les tapisseries d'Aubusson exposées par nos plus éminents industriels et notamment par M. Chocqueel! C'est évidemment là le dernier mot de l'art. Mais M. Chocqueel ne se déclare pas satisfait pour cela : il cherche tous les moyens de rendre ces chefs d'œuvre accessibles à un plus grand nombre d'amateurs et a déjà obtenu sous ce rapport des résultats très-importants.

Je dirai autant de bien de toutes les étoffes concernant l'ameublement qui sont exposées dans ses magasins de la rue Vivienne, n° 18, parmi lesquelles on remarquera notamment un tissu vénitien, fond en reps avec magnifiques dessins en velours faisant relief, des moquettes en velours genre Watteau, d'autres genre Louis XV, des lampas de soie à dessins Pompadour et enfin des quantités de tapis en tous genres de tous les styles et de tous les prix, provenant soit des manufactures de M. Chocqueel, soit d'autres maisons dont il ne craint pas de se faire le dépositaire afin d'augmenter le choix et la variété de ses assortiments.

A une des dernières séances de l'Académie des Sciences, on discutait sur les meilleurs systèmes d'alimentation. Il fut déclaré à l'unanimité que le potage Feyeux est le plus savoureux des potages.

Cette bonne Académie ne découvre jamais rien ; quelquefois même

elle repousse les découvertes célèbres ; mais quand on les lui a longtemps cornées aux oreilles, qu'elles sont connues jusqu'au fond des campagnes, elle finit généralement par les admettre.

L'un des académiciens à qui on faisait cette observation en fut blessé au vif. Messieurs, dit-il à ses collègues, les potages dont on fait honneur à M. Feyeux remontent à l'antiquité. Les fameuses perles absorbées par la reine Cléopâtre n'étaient autres que ces succulentes perles du Nizam inventées ou plutôt retrouvées par l'habile potagiste.

Il n'est rien de hargneux comme un savant en flagrant délit d'ignorance. Cette érudition semblait dispenser son estomac de reconnaissance.

Heureusement, tous les gourmets indignés protestèrent en s'écriant : Qu'importe, le potage Feyeux est le plus savoureux des potages!

Quant aux perles du Nizam, Antoine étant le plus fin gourmet de son temps, il peut fort bien, sans se ruiner, en avoir fait manger à sa royale maîtresse ; les cocottes de nos jours en croquent bien d'autres!

La pommade de la Virginie a les mêmes effets que l'eau du même nom, mais plus lents. L'une et l'autre ressuscitent le tube capillaire, la pommade est surtout à l'usage des personnes qui redoutent de se mouiller la tête. 5 fr. le pot, chez M. Damas, 336, rue Saint-Honoré.

Madame Maugas a l'honneur de prévenir sa clientèle que sa maison est toujours 82, rue Neuve-des-Petits-Champs, et qu'elle en a repris la direction depuis le 1^{er} novembre 1868.

QUELQUES TOILETTES EXÉCUTÉES PAR LA NOUVELLE MAISON DE JEAN DE PARIS

4, rue du Bac



Robe de dîner en poulx de soie rose. Première jupe à train, ornée d'un volant plissé, en satin de même nuance ; seconde jupe relevée de chaque côté et garnie aussi d'un volant de satin plissé. Echarpe de satin gris terminée par un plissé. Corsage à longues basques. Gros pouff en satin formant ceinture.

Robe de chambre en cachemire gris perle doublée de taffetas rose, avec revers piqué en taffetas rose ; très-large ceinture en taffetas rose.

Robe en faye verte, rayée de noir. Confection en velours, ajustée à la taille. Manches à la jube. garnitures, effilés et passementeries.

Robe en faye noire. Paletot sac en faye noire, doublé de fourrures et bordé d'une lanière de fourrure aux manches, aux poches, à l'encolure, etc.

Avais-je raison de dire que Jean de Paris s'empresserait de réparer l'insuffisance relative de son rayon de confection?